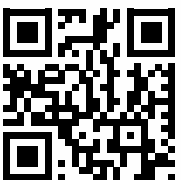


Au fil des ans

REVUE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

Regard sur notre patrimoine
LES CLOCHES
DE BELLECHASSE

volume vingt-neuf numéro un 7\$



www.shbellechasse.com



Conseil d'administration

PRÉSIDENT **michel tardif**

418.882.8160 micheltartif@rocketmail.com

VICE-PRÉSIDENT **pierre prévost**

418.882.3528 pierre.prevost@globetrotter.net

SECRÉTAIRE-TRÉSORIÈRE **lucie fillion**

418.882.2402 lucie.fillion@fsaa.ulaval.ca

ADMINISTRATRICE **marie-josée deschênes**

418.882.3528 mjdeschenes@mjarchitecte.com

ADMINISTRATEUR **paul st-arnaud**

418.884.4128 paulst-arnaud4@gmail.com

ADMINISTRATEUR **robert tessier**

418.884.0626 tessierrobert@videotron.ca

ADMINISTRATEUR **andré bouchard**

418.243.2396 abbenee96@hotmail.com

ADMINISTRATEUR **claudé gignac**

418.789.2990 claudegignac@hotmail.ca

ADMINISTRATEUR **nicolas godbout**

418.243.3579 nicolas.godbout@hotmail.com

Territoire

MRC DE BELLECHASSE

Équipe éditoriale

RÉDACTEUR EN CHEF **michel tardif**

ÉQUIPE ÉDITORIALE **pierre prévost,
marie-josée deschênes, lucie fillion,
nicolas godbout**

RÉVISEUR **rené minot**

GRAPHISME **nicolas godbout**

COUVERTURE **paul st-arnaud**

Le clocher de l'église de Saint-Michel-de-Bellechasse abrite le plus gros ensemble de cloches de Bellechasse. Coulées chez Paccard, en France, les trois cloches totalisent plus de trois tonnes de bronze. Photographie : Paul St-Arnaud, 27 janvier 2017.

Informations

COTISATION ANNUELLE **30 \$**

ADRESSE POSTALE **8, avenue Commerciale,
Saint-Charles (Québec) G0R 2T0**

COURRIEL **redaction@shbellechasse.com**

DÉPÔT LÉGAL **Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006** ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont de la responsabilité de leurs auteurs. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

Au fil des ans est publiée quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Présentation

Qui parmi vous a eu la chance de faire tinter une cloche d'église? Hors de portée du commun des mortels, ces instruments de bronze s'entourent de mystères. Autrefois, la sonnerie d'une cloche était l'unique façon d'informer rapidement les habitants des événements passés, présents ou futurs. Les cloches indiquaient l'heure et invitaient les fidèles à la prière lors des angélus du matin, du midi et du soir, tout le monde s'obligeant d'arrêter le travail, de se signer et de réciter l'*Ave Maria*. Elles convoquent encore aux offices religieux, généralement neuf coups sur une seule cloche pour les jours de semaine, tandis qu'on doit entendre neuf coups sur chacune des trois cloches pour l'office dominical, suivis d'une volée entière, puis une autre volée au début et à la fin de la cérémonie, tandis que quelques tintements indiquent les moments importants de la célébration. On entend aussi ces cloches lors des baptêmes, mariages et autres célébrations liturgiques. Et que dire du glas? Trois séries de deux coups par cloche en commençant par la plus petite, c'est l'annonce d'un décès de femme. On fait tinter trois séries de trois coups par cloche en commençant par la plus grosse pour un décès d'homme. Le prêtre trépassé obtient la faveur de neuf tintements consécutifs par cloche, et on en prescrit plus encore pour l'évêque, le cardinal... le pape. Pour complexifier la chose, ces façons de sonner ne sont pas invariables d'une paroisse et d'un diocèse à l'autre.

Oui, Bellechasse vit toujours au rythme des cloches, mais probablement avec moins d'assiduité qu'autrefois. Je vous invite à explorer cet univers fabuleux.

Pierre Prévost

Mot du président	3
Éditorial	5
Dossier « Au son des cloches »	9
1. Les cloches de Bellechasse	10
2. La domination Paccard	23
3. Les cloches de Whitechapel	27
4. La fonderie Havard	31
5. La fonderie Taylor	33
6. La bénédiction des cloches de Sainte-Claire	35
7. Une cloche funèbre	40
Toujours debout! Le legs de nos ancêtres	44
Raconte-moi! Sauvées par la cloche	46
Quoi de neuf? Une nouvelle paroisse en vue	49



MOT DU PRÉSIDENT

Et voilà, le 30^e anniversaire de la Société historique de Bellechasse est déjà derrière nous. Cette année aura permis de faire le point sur plusieurs dossiers, de mettre en valeur plusieurs actions de nos prédécesseurs et de saluer le départ de certains membres, tel le père Benoît Lacroix, qui nous a quittés à l'âge de 100 ans, en créant un prix du patrimoine. Cette 30^e année d'existence aura aussi permis de revoir la signature de notre revue, *Au fil des ans* qui nous permet de garder un contact privilégié avec nos membres et de vous transmettre des informations enrichissantes sur l'histoire de notre magnifique Bellechasse. Eh bien oui! un comité de rédaction

m'a appuyé afin de retravailler le graphisme (Nicolas Godbout), la structure (Marie-Josée Deschênes), le contenu (Pierre Prévost), la forme (Lucie Fillion) et la qualité du français (René Minot). J'espère que cette première mouture saura vous plaire. N'hésitez surtout pas à me contacter pour me transmettre vos opinions et commentaires.

Vous trouverez aussi dans ce numéro les consignes pour les prix du patrimoine (Prix Benoît-Lacroix) et littéraire historique (Prix Yvonne-Couët). N'hésitez pas à participer ou à inciter un groupe, une personne de votre municipalité à participer. Plus nous serons à porter notre passion, plus celle-ci sera porteuse d'avenir.

Les jours allongent déjà et bientôt le temps des sucres sera de retour. Déjà nous sommes à préparer l'assemblée générale annuelle de la SHB. Cette année l'AGA se tiendra le dimanche 23 avril et nous en profiterons pour remettre les premiers prix du patrimoine et littéraire historique. Nous vous attendons en grand nombre pour cette occasion, plusieurs prix seront distribués parmi les membres présents.

Eh oui, 2017, c'est aussi l'année de la parution du volume sur les écoles de rangs de Bellechasse. Un volume unique par son contenu inédit, qui saura assurément retracer l'histoire de l'éducation en Bellechasse et qui deviendra un volume de référence dans tout le Québec. Actuellement, notre députée-ministre, madame Dominique Vien, et plus de la moitié des municipalités de Bellechasse sont partenaires financiers au projet d'édition. Nous attendons la participation des autres municipalités et de la MRC. Vous aussi pouvez devenir partenaire financier et voir votre nom apparaître dans ce volume; il s'agit de me contacter, je vous donnerai toute l'information. Vous pouvez aussi déjà faire une réservation de votre exemplaire!

Au fil des deux derniers numéros, je vous avais mis huit photos de belles d'autrefois. Il est maintenant venu le temps de vous dévoiler les municipalités dans lesquelles on retrouve ces huit maisons et de vous donner le nom de la personne qui a remporté un souper avec quatre membres du CA de la SHB, à la Maison Couët. Dans le numéro Été 2016, on retrouvait quatre photos : Saint-Nérée, Saint-Malachie, Saint-Damien et Saint-Henri. Dans le numéro Automne 2016, on retrouvait : Beaumont, Saint-Michel, Saint-Vallier et Saint-Raphaël. Et la gagnante est : madame Linda Lacroix d'Armagh!

Il y avait aussi un autre concours pour celles et ceux qui renouvelaient leur abonnement à

la Société historique de Bellechasse avant le 31 décembre 2016. Eh bien, nous avons deux autres gagnants qui viendront souper à la maison Couët : madame Monique Bernier de Saint-Damien et monsieur André Goulet de Beaumont.

Conformément à son mandat, la Société « favorise la recherche sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions et aux chercheurs, l'information et la documentation de référence appropriées ». Dans cette perspective, elle souhaite remédier à l'absence de centre d'archives agréé sur le territoire de la MRC de Bellechasse en mettant sur pied un outil de référence archivistique virtuel. Avec des moyens modestes, cet outil prendra d'abord la forme d'un centre d'archives accessible sur Internet. À cette fin, la Société a soumis sept demandes d'aide financière ou de partenariat pour entreprendre, dès le printemps 2017, des travaux d'inventaire, de classification et de description de fonds d'archives privés bellechassoises, en plus de la numérisation du plus grand nombre possible de documents d'archives d'intérêt régional.

Qu'est-ce qu'un centre d'archives virtuelles? Eh bien, c'est un lieu qui donne accès à des documents ou des collections de documents, conservés pour leur valeur historique, sous la forme de fichiers numériques bien référencés et qui permettent au public et aux historiens d'effectuer des recherches sans contact avec les documents originaux. On pourra y retrouver des documents d'intérêt régional ou local qui existent sous forme de manuscrits, de photographies, d'imprimés ou autres médias produits par des individus, des entreprises ou des organisations et qui n'ont plus de vie utile. Ces documents ou leur accès sont cédés au centre d'archives pour être catalogués, conservés et mis à la disposition du public selon des échéanciers convenus pour respecter la vie privée. À moyen terme, ces documents devraient idéalement, être entreposés dans un lieu commun pour assurer leur protection, éviter leur disparition inopportune et permettre la consultation des originaux.

En 2017, la Société soulignera le 125^e anniversaire de fondation de la Congrégation des sœurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours en publiant, dans le prochain numéro de la revue *Au fil des ans*, un dossier spécial sur l'empreinte historique de cette communauté religieuse qui a pris naissance à Saint-Damien-de-Buckland. Quelques chroniques rendront hommage à l'œuvre de ces sœurs dans nos communautés.

N'oubliez pas, si vous avez des idées, des suggestions, contactez-moi : micheltardif@rocket-mail.com

Je rêve d'une fierté bellechassoise, je rêve que l'histoire de chacune de nos municipalités soit enseignée aux élèves du primaire, je rêve que Bellechasse scintille dans les yeux de chacune et chacun des Bellechassoises!

Michel Tardif

ÉDITORIAL

par

Michel
TARDIF

Je profite de ces quelques lignes pour féliciter un homme remarquable, tant par sa personnalité, son charisme, que par ses convictions. Un homme qui a été le premier président de la Société historique de Bellechasse en 1987, un homme qui annonçait récemment prendre sa retraite de la vie politique après 45 années à servir Bellechasse. Que ce soit comme professeur, directeur d'école, maire, préfet, député provincial, il aura toujours su placer les intérêts de la population bellechassoise au premier plan. Cet homme, c'est monsieur Claude Lachance, et je suis heureux et fier au nom de tous les membres du conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse de lui dire un immense : « MERCI, CLAUDE! »

Mon deuxième point de cet éditorial est pour vous souligner l'importance de votre participation à la préservation et la mise en valeur de notre patrimoine bellechassois. Votre participation peut se révéler de multiples façons. Vous pouvez appuyer des projets locaux, vous pouvez devenir collaborateur et écrire un ou quelques textes annuellement dans la revue *Au fil des ans*, vous pouvez sensibiliser vos élus municipaux à une situation méritant une attention particulière et aussi vous pouvez contacter la SHB et au besoin, nous irons vous rencontrer afin de vous aider à réaliser un projet de préservation ou de restauration patrimoniale.

Je tiens à vous souhaiter à toutes et tous un magnifique printemps et j'espère vous rencontrer en grand nombre lors de l'aga de la SHB le dimanche 23 avril 2017. Je vous ferai parvenir l'ordre du jour bientôt.

Le prix du patrimoine (Prix Benoît-Lacroix)

C'est suite au décès du père Benoît Lacroix, le 2 mars 2016, à l'âge de 100 ans, que la Société historique de Bellechasse a décidé de décerner un Prix du patrimoine qui s'appellerait le : Prix Benoît-Lacroix.

C'est le 8 septembre 1915, à Saint-Michel-de-Bellechasse, d'une famille de cultivateurs, que naissait

Benoît Lacroix. Il obtient une licence en théologie de l'Université d'Ottawa en 1941 et un doctorat en sciences médiévales à l'Université de Toronto en 1951. Il fera des études postdoctorales à l'École Pratique des Hautes-Études à Paris en 1953, puis à l'Université Harvard à Cambridge, MA, en 1960.

Il enseigne ensuite dans plusieurs universités, au Québec et à l'étranger. Son port d'attache restera l'institut d'études médiévales de l'Université de Montréal, où il enseignera durant quarante années. Il y était professeur émérite depuis 1981.

Le père Benoît Lacroix était membre honoraire à vie de la Société historique de Bellechasse. Sa vie exemplaire, toujours vouée à faire grandir l'autre par la transmission de connaissances, est un phare qui guidera toujours la SHB et il est apparu essentiel de développer un prix le représentant, en sa mémoire.

Le prix du patrimoine (Prix Benoît-Lacroix), couvre les volets de la préservation, de la mise en valeur et du transfert de connaissances, ayant comme assise les 20 municipalités de Bellechasse. Chacune des municipalités de Bellechasse aura ainsi l'opportunité de présenter un projet; « de préservation, de mise en valeur ou de transfert de connaissance », portant sur un lieu, un bâtiment, un bien, un personnage, un événement ou une tradition matérielle ou immatérielle, de sa municipalité. Chaque citoyen, association, groupe ou organisme d'une municipalité pourra mener et monter le projet à présenter dans le cadre du concours, toutefois un seul projet pourra être présenté par municipalité et le projet présenté devra être accompagné d'une résolution du conseil municipal appuyant la candidature du projet. Le conseil municipal déposera conjointement le projet à la SHB et il devra être réalisé. Les présentations des projets devront être déposées à la Société historique de Bellechasse au plus tard le 31 mars 2017. Le document de présentation comportera entre 1 200 et 1 800 mots et sera accompagné de 4 à 6 photos. Les grands gagnants seront dévoilés lors de l'assemblée

générale annuelle de la Société historique de Bellechasse, le 23 avril 2017. Cette démarche est sous la responsabilité d'un comité de la SHB présidé par madame Marie-Josée Deschênes et monsieur Paul St-Arnaud.

Actuellement, six municipalités sont inscrites, faites vite!

1^{ER} PRIX

100 \$, abonnement d'un an à la revue *Au fil des ans*, parution du texte dans la revue

2^E PRIX

50 \$, abonnement d'un an à la revue *Au fil des ans*, parution du texte dans la revue

3^E PRIX

25 \$, abonnement d'un an à la revue *Au fil des ans*, parution du texte dans la revue

Le prix littéraire historique (Prix Yvonne-Couët)

Écrivaine henriçoise, Yvonne Couët voyait le jour en 1893 et décédait en 1992. Dès son jeune âge, elle fut remarquée par ses enseignantes au couvent des Sœurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Saint-Henri en faisant partie de la classe modèle dès 1904. Érudite, elle fit partie d'un cercle littéraire, *L'Âtre*, dans lequel elle prit le nom de plume d'Arlésienne. Elle publia des centaines de textes dans les revues et journaux entre 1918 et 1928 environ. En 1925, elle décida de regrouper ses textes et de publier un volume ayant pour titre *De ci, de ça*, lequel fut tiré à plus de 1 200 exemplaires. En 1928, elle publia un second volume de contes et récits pour enfants. Ce qui fit d'elle la première femme écrivaine et l'une des premières écrivaines au Canada, à publier un recueil de contes pour enfants.

Une critique d'Alphonse Desilets parue dans *Le Terroir* des mois de mai et juin 1928 mentionnait : « Aujourd'hui, l'auteur écrit pour les petits. En ce faisant, elle répond à un besoin que les écrivains du pays n'ont pas assez envisagé jusqu'à ce jour. Mlle Couët a réussi du coup un essai très nouveau dans le genre, et nous savons nombre de grands enfants dont la joie reconnaissante égalera celle de nos petits ».

Au fil des ans, elle reçut de multiples prix, nominations et médailles lors de nombreux concours lit-

téraires.

Le Prix Yvonne-Couët est un prix littéraire qui a comme assise les élèves bellechassoises, les écoles, les enseignants et les bibliothèques. Ce prix s'adresse aux élèves de 6^e année du primaire et à ceux du secondaire, encadrés de leurs professeurs d'histoire ou un bénévole de la bibliothèque. L'élève sera appelé à écrire un texte d'environ 1 000 mots (accompagné de 2 photos) sur un sujet en lien avec ses ancêtres (grand-parent, ami, connaissance...), sur la thématique « Souvenir de mon enfance ». Le récit devra s'être déroulé dans une municipalité de Bellechasse, avant 1950. Le récit devra inclure des noms de personnes, des lieux et les dates des événements cités ayant trait à un souvenir, une anecdote s'étant déroulée à l'école, à l'église, à la ferme... Chaque école aura l'opportunité de présenter 5 textes. Les grands gagnants seront dévoilés lors de l'assemblée générale annuelle de la Société historique de Bellechasse, le 23 avril 2017. Nous sommes actuellement en discussion avec Radio Bellechasse, afin de permettre au gagnant du 1^{er} prix d'écriture de lire son texte en ondes, lors d'une émission de Claude Gignac. Cette démarche est sous la responsabilité d'un comité de la SHB présidé par messieurs Claude Gignac et Michel Tardif.

1^{ER} PRIX

50 \$, lecture du texte en onde sur Radio Bellechasse, abonnement d'un an à la revue *Au fil des ans*, parution du texte dans la revue

2^E PRIX

20 \$, lecture du texte en onde sur Radio Bellechasse, abonnement d'un an à la revue *Au fil des ans*, parution du texte dans la revue

3^E PRIX

10 \$, lecture du texte en onde sur Radio Bellechasse, abonnement d'un an à la revue *Au fil des ans*, parution du texte dans la revue

N.B. Les textes doivent être transmis au plus tard le 31 mars 2017 à : micheltardif@me.com

PUBLICATIONS

par

Michel
TARDIF

Comme vous le savez, la Société historique de Bellechasse participe à un échange de publications avec plusieurs autres sociétés historiques et patrimoniales du Québec. Nous avons au local de la SHB des centaines de revues pouvant vous permettre de compléter une recherche sur vos ancêtres, une personne, un lieu, un moment qui vous intéresse. N'hésitez surtout pas à me contacter, il me fera toujours plaisir de vos accompagner dans vos recherches.

Dans la revue *La Coste des Beaux Prés*, Vol. 22, N° 2 (Hiver 2016), vous pourrez retrouver un article de Daniel B. Guillot s'intitulant « Première école au village de Beaulieu 1830-1872 ». Cet article couvrant 6 pages vous mettra en appétit en attente du volume de Robert Tessier et ses collaborateurs sur les écoles de rangs de Bellechasse, lequel sera publié vers le mois de septembre 2017. Vous avez l'occasion de nous contacter pour faire un préachat de volumes et ainsi économiser 5 \$ par exemplaire.

Dans la revue *La Lucarne* de l'association des Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec (APMAQ), vous pourrez lire deux articles sur des édifices de Bellechasse, soit la Maison Couët et l'école de rang de monsieur Lalande. Ces deux lieux bellechassoises ont été visités par les membres de l'APMAQ le 28 août 2016, lors d'une journée portes ouvertes.

Dans son 151^e numéro (Hiver 2017), la revue *Continuité d'Action Patrimoine* nous offre un dossier complet sur « S'inscrire dans le patrimoine », soit la toponymie des lieux, des rues et des édifices qui nous entourent. Chacun dans notre milieu nous avons une rue portant tel ou tel nom, un pont nommé en l'honneur d'un tel ou un parc au nom de... Toutefois, nous ne savons pas toujours qui est ce monsieur Allen de la rue Allen, ce monsieur Brochu duquel le pont porte le nom ou cette dame Métivier qui a donné son nom au petit parc. Que de belles recherches nous pouvons faire pour informer nos concitoyens bellechassoises et ainsi augmenter notre niveau de fierté collective.

Dans cette même ligne de pensée, monsieur Denis Bécharde vient de publier un ouvrage s'intitulant *Guide toponymique et odonymique de Saint-Henri*, comportant près de 60 pages, 2 cartes et plusieurs photos. Cet ouvrage nous révèle l'origine des noms de lieux et des rues de Saint-Henri, le tout étant localisé sur les cartes jointes. Nous en avons un exemplaire au local de la SHB pour consultation. Merci à monsieur Bécharde pour ce travail, de nous permettre de le rendre disponible à l'ensemble des membres.

Pour les familles descendant de Latulippe (Quéret), la Société historique de Bellechasse a reçu un volume qui saura vous intéresser sur la vie de ce *Michel Quéret dit Latulippe, de soldat à paysan*. Écrit par madame Diane Latulippe, il est à votre disposition au local de la SHB.

Ceux qui s'intéressent à Louis Hébert et à Guillaume Couture trouveront de très bons articles dans la revue *Cap-aux-Diamants*, N° 128 (Hiver 2017).

Bien peu de personnes connaissent tous leurs ancêtres! La revue *La Mémoire*, N° 141 (Hiver 2016), nous entretient sur nos ancêtres de « race noire ». Connaissons-nous bien le métissage de certaines familles bellechassoises? Dans ce numéro, vous retrouverez aussi un article intéressant portant sur « La musique au Québec, de 1900 à 1950 ».

Outre les revues du Québec, vous pourrez consulter la revue de la Société historique de la Saskatchewan et vous y apprendrez les diverses luttes de francophones à l'extérieur du Québec, tant pour la langue, que pour leur patrimoine.



UN CLOCHER TERRASSÉ

Le 15 février 1922, en raison de forts vents, le clocher de l'église de Saint-Étienne-de-Beaumont, dont la construction date de 1870, alla s'écraser à terre. Comme les cloches sont un élément essentiel à la liturgie de nos paroisses catholiques, la communauté a aussitôt fait ériger un clocher de fortune à même le sol. Cette photographie est antérieure à l'agrandissement de l'église. (Source : Archives paroissiales de Beaumont)

DOSSIER

Au son des cloches



Nicolas Godbout, Le Val endormi, 2016.

« Parfois, vers le déclin du jour, la cloche d'un village lointain se fait entendre jusque dans les vallées les plus secrètes. »

— Ernest Psichari, *Le Voyage du centurion*, 1916.

LES CLOCHES DE BELLECHASSE

PIERRE PRÉVOST

« Prêtant en vain l'oreille, elle n'ouït que le carillon qui sonnait la demi-heure. »

— Charles De Coster



Les cloches sonnent encore dans Bellechasse. Elles servent d'abord à transmettre de l'information, rythmant la vie quotidienne de ceux qui les entendent. Elles indiquent les angélus, annoncent les offices, les baptêmes, les mariages, les décès. Peu accessibles, elles portent généralement une épigraphie qui nous renseigne sur leur origine, que ce soit l'année de leur fabrication, leur provenance, leurs noms qui révèlent souvent les donateurs. Dans ses premiers temps, la cloche est considérée comme une personne. Elle est décorée et habillée en vue de son baptême, puis bénie, aspergée, et même consacrée si le rite fait appel aux huiles saintes. On lui attribue un parrain, une marraine, le nombre n'étant pas limité, puis elle est hissée dans son perchoir d'où elle commence sa carrière.

Incontournable ouvrage traitant de notre sujet, *Le Québec et ses cloches*, a été particulièrement utile pour l'élaboration des pages suivantes, l'auteur Léonard Bouchard ayant compilé beaucoup de données campanaires des paroisses du Québec entier. Les monographies municipales ont aussi été auscultées, mais ne contiennent, dans bien des cas, que peu d'informations, étant souvent incomplètes, imprécises, approximées, et parfois contradictoires.

Souvent éclaboussées de peinture métallique, ces doyennes en bronze sombrent dans l'oubli. Elles n'attendent qu'à se laisser décrypter, in visu et in situ, par d'autres chercheurs qui écriront, je l'es-

père, quelques paragraphes grâce aux relevés et aux données archivistiques. Le bronze ne se perd pas, les ferrailleurs le savent; il en est tout autre pour les cloches, durables, mais loin d'être éternelles. Explorons d'abord l'histoire toute chrétienne de ces objets fascinants que peu de gens ont le privilège de regarder, de toucher, et même de faire tinter.

La cloche pour appeler à la prière

Les sonnettes à percussion étaient déjà en usage chez plusieurs nations au cours des cérémonies chrétiennes. L'évêque Paulin (circa 353-431) paraît être le premier à avoir employé de tels instruments pour appeler aux offices ses fidèles de Campanie (partie méridionale de l'Italie actuelle, englobant Naples et ses environs). Jusque-là, il semble qu'on les portait à la main pour s'en servir et l'art de les suspendre a probablement suivi de peu. Paulin étant évêque de Nole, on donna aux petites cloches le nom de nolæ. Sont venues ensuite les cloches plus grosses auxquelles on donna le nom de campanæ, « campanes », en référence à la région où l'Église les a d'abord adoptées.

Il a fallu attendre un peu moins de deux siècles pour que l'usage des cloches se répande progressivement dans l'Europe chrétienne. En 605, le pape Sabinien les recommandait pour indiquer les heures canoniques et marquer la célébration de l'Eucharistie. Des cloches toujours plus grosses ont été fabriquées. L'histoire a retenu la dé-

route, en 610, de l'armée du roi Clotaire II venue assiéger la ville de Sens, les soldats auraient pris la fuite au son des bruyantes cloches de l'église. Mais cet épisode nous met sur une autre piste étant donné qu'il se déroulait en Champagne, partie de France appelée en latin « Campania ». Certains déduisent que les premiers clochers sont apparus à cette époque, essentiels pour suspendre les gros spécimens. Ces structures de plus en plus imposantes permettaient aux cloches de se faire entendre sur un territoire habité qui ne cessait de s'étendre. Ainsi, le pape Étienne III a fait bâtir une tour en 770 sur sa basilique Saint-Pierre afin d'y placer trois cloches.

En l'an 801, le Concile d'Aix-la-Chapelle décrétait que la sonnerie des cloches était un acte sacré et que les prêtres devaient prendre cette tâche à leur compte. La coutume de baptiser les cloches est apparue sous le pontificat de Jean XIII, parce que l'empereur Otton 1^{er}, en 968, a donné le nom « Jean » à la grosse cloche de Saint-Jean-de-Latran, Jean-Baptiste étant le patron de la basilique. Cependant, la raison de les bénir ou de les consacrer a été formulée bien plus tard, soit en 1536, au concile provincial de Cologne. Une fois bénies, les cloches étaient censées devenir les trompettes de l'Église militante qui appellent le peuple à se réunir pour entendre la parole de Dieu et effraient de leurs sons les démons.

En ce qui concerne l'angélus sonné à la cloche, cette pratique tire son origine du concile de Clermont en 1095, où le pape Urbain en a institué l'usage. Les cloches devaient tinter quotidiennement, à la tombée de la nuit, pour appeler le peuple à réciter les trois *Ave Maria*. En 1456, le pape Calixte III recommandait de sonner trois fois par jour. Une vingtaine d'années plus tard, le roi Louis XI, dont la dévotion à Marie était grande, ordonnait dans tout son royaume « qu'on s'agenouillât au son de

midi pour réciter un *Ave Maria* en plus des sonneries traditionnelles du matin et du soir ».

L'introduction des cloches au Québec

Les Jésuites de Nouvelle-France nous ont laissé une mention de la plus ancienne cloche à Québec, installée au clocher de leur église en novembre 1645 : « *Le 25 fut mise à la paroisse une plus grosse cloche au lieu de la petite qui y estoit*¹. »

À Montréal, l'église paroissiale ouvre ses portes en 1656 et son clocher est garni de deux cloches à une date indéterminée jusqu'ici. En 1658, sœur Marguerite Bourgeois indique que la cloche de l'église de Bonsecours de Montréal a été coulée à Québec et que le métal de cette cloche d'un peu moins de cent livres provient d'une autre cloche et d'un canon cassé donné par M. de Maisonneuve.

Il est aussi question des premières cloches canadiennes dans un écrit du prêtre sulpicien Louis Bertrand de La Tour (1701-1780), cité par l'historien-musicien Ernest Gagnon : « *Sur la fin de l'année 1664, M. l'Évêque fit la bénédiction des trois premières cloches du Canada, qui jusque-là n'avait que quelques clochettes : ces cloches furent fondues dans le pays*². » Amédée Gosselin (1863-1941), prêtre historien originaire de Saint-Charles, nous renseigne un peu plus en indiquant qu'en cette année 1664, Jean Hammonnet fabriqua trois cloches pour l'église paroissiale de Québec, aidé du serrurier Charles Philippeau, cloches qui ont été bénies par M^{gr} François de Laval.

En 1666, Robert Giffard, seigneur de Beauport, verse cent livres à sa paroisse pour le paiement d'une portion de terre. Cette somme sert à l'achat d'une cloche pour la première chapelle paroissiale construite vers 1662³. En 1713, la cloche est cédée à la paroisse Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Elle renouvelle sa fonction lorsqu'elle est hissée au clocher de la

1. *Relations des Jésuits*, Vol. XXVII, p. 101.
2. Ernest Gagnon, *Louis Jolliet*, 3^e éd., p. 33.
3. Reçu de Lauzon de Charny pour l'achat de la cloche d'église de Beauport. BANQ ZQ39S1SS1P23

deuxième église de Saint-Pierre en 1753, puis sur la troisième, qui date de 1785. Elle perd son prestigieux rôle pour un temps puisque trois nouvelles cloches la remplacent en 1884 et c'est l'école du village qui en hérite. En 1949, le Musée provincial en fait l'acquisition. Elle fait désormais partie de la collection des musées de la Civilisation sous l'identification « Cloche de la chapelle de Beauport, 1666. », reconnue comme étant la plus ancienne cloche du Canada, titre contesté puisque celle de la chapelle de Tadoussac daterait d'au moins 1647. La cloche de Saint-Pierre-du-Sud arbore la lettre « L » surmontée d'une couronne royale, symbolisant Louis XIV régnant, avec 1666 comme date de la fonte et, sur la paroi opposée, figurent les trois fleurs de lys du royaume de France.

Amédée Gosselin cite aussi le fondeur de cloches Pierre Latour, né vers 1671 à Saintes. Ce fait constitue une curieuse coïncidence puisque les fabricants de cloches sont aussi appelés « saintiers », à proprement parler des « fabricants de saints », pour la raison qu'il y a un saint patron pour chaque église et que la cloche est en quelque sorte son incarnation. Pierre Latour s'embarque pour l'Amérique en 1712 et, sitôt arrivé, fabrique une toute petite cloche pour l'église de Beauport. Fondeur itinérant, puisque l'artisan se déplace plus facilement que la cloche, Latour amène son art depuis la lointaine France, passant au creuset les vieilles cloches et les articles de bronze, de cuivre et d'étain ramassés çà

et là. Il réalise des cloches un peu partout le long de la vallée du Saint-Laurent. En 1724, Latour est à Saint-Michel où il fond une petite cloche de cent trente-cinq livres. Selon le livre des comptes de la fabrique, l'opération est réalisée le 26 septembre et du cuivre a été fourni par la fabrique. Pendant qu'il besogne à Saint-Michel, le fondeur reçoit une commande du curé de Kamouraska voulant une petite cloche pour son église. Celle-ci devra sonner clair et ne devra pas dépasser le poids de la cloche de Saint-Michel, moyennant une dépense d'environ trois cents livres.

La taille croissante des cloches et l'amélioration du réseau de transport auront raison des fondeurs itinérants de la province. Leurs installations de fortune ne leur permettent de couler que des cloches de moyen calibre, tandis que les fonderies spécialisées élargissent leur offre. Dès 1795, la maison Mears de Londres délègue un agent à Montréal, une manœuvre brillante puisque le Québec du XIX^e siècle allait connaître un essor considérable dans la construction d'églises et de bâtiments conventuels, la province étant une terre d'accueil pour plusieurs communautés religieuses chassées de France.

Ainsi, le Québec devient un grand importateur de cloches qui proviennent de fonderies anglaises ou françaises, celles-ci disputant désormais ce marché lucratif au détriment des fonderies américaines. Lorsqu'un curé et ses « fabriciens » décident d'acheter des cloches pour leur église, ils

- *La cloche de Saint-Pierre-du-Sud telle qu'elle apparaissait en 1939. BAnQ E6S-7SS1P74361*
- *Les agences de cloches faisaient paraître des annonces dans les publications à saveur religieuse comme en témoigne cette annonce prise dans Le Canada ecclésiastique de 1916.*



prennent dorénavant contact avec un marchand ou un importateur de cloches. Avec le développement du réseau ferroviaire, les distances ne font plus obstacle aux rêves des paroissiens éloignés.

La compagnie Émile Morisette

Émile Morisette ouvre son entreprise à Québec en 1894. Il fait bonne figure en tant que représentant général des réputées cloches Paccard, d'Annecy-le-Vieux, fonderie qui vient de produire la plus grosse cloche au monde à être suspendue : la Savoyarde. La compagnie Morisette peut ainsi répondre à toutes les demandes étant donné qu'elle se spécialise dans la construction d'édifices religieux, de clochers, de beffrois, en plus d'installer des carillons et des cloches de tout acabit.

En s'associant avec Paccard, la compagnie Morisette offre désormais des cloches montées en mode dit « rétro-lancé » breveté par les campanistes Paccard en 1891. Le balancement de la cloche est alors abaissé grâce à une monture excentrique et le battant, arrimé en un point encore plus bas et équipé d'un contrepoids, pivote et frappe puissamment le rebord de cloche qui se trouve dans les airs. Ce nouveau procédé permet un gain d'espace et sollicite beaucoup moins la structure du clocher qu'une cloche montée de façon traditionnelle.

Morisette n'est pas le seul à vendre des cloches dans la région de Québec. Sur la place du Marché, près de la traverse, le magasin Thibodeau & Frères distribue les

produits Mears & Stainbank, tandis que Joseph-Alfred Langlais perpétue l'agence de cloches Havard. Propriétaire de la Librairie Langlais Limitée fondée en 1865, Langlais est fournisseur de livres et de cahiers pour le gouvernement provincial et imprimeur pour le « département » de l'Instruction publique. Il vend également des objets religieux et diversifie son marché lorsqu'il incorpore sa société d'importation de cloches en 1904 sous le nom de J.-A. Langlais & Fils. Installé rue Saint-Joseph, dans le quartier Saint-Roch à Québec, le commerce détient l'agence générale pour le Canada « des célèbres cloches françaises Havard », autre société campanaire, mais du nord de la France cette fois.

Au bout de quelque temps, la compagnie Émile Morisette Limitée s'approprie l'agence Havard et pousse même son monopole campanaire en fabriquant elle-même les petites cloches destinées aux écoles et aux couvents. L'avènement de l'électricité oblige aussi l'entreprise à se lancer dans l'électrification et l'automatisation des mécanismes de sonneries. La maison C. Émile Morisette installe des cloches jusque dans les années 1950, le trio Paccard de l'église de l'Assomption, à Saint-Georges-de-Beauce, étant l'un de ses derniers montages. La maison Willis & Co, de Montréal, prend le relais en tant que représentante et installatrice des cloches et équipements Paccard; puis c'est l'entreprise Léo Goudreau & Fils, située sur la rive sud de la région de Montréal, qui en a

- Une annonce de la compagnie Morisette parue dans le feuillet souvenir de la basilique Notre-Dame de Québec dans les années 1920.
- Une cloche en mode « rétro-lancé ». Coll. Paccard.



pris la suite à partir des années 1960.

Et chez nous...

Vous êtes maintenant prêts pour explorer les cloches de Bellechasse tandis qu'elles sonnent encore. Les informations relevées, inédites dans bien des cas, ne se limitent pas au territoire de la MRC de Bellechasse et incluent quelques municipalités limitrophes qui ont fait partie du Bellechasse d'un autre temps ou ont hérité de cloches qui concernent le Bellechasse actuel. Les municipalités sont en ordre alphabétique, seules les églises de confession catholique romaine ont été étudiées.

Comme la très grande majorité des cloches, celles de Bellechasse sont faites de bronze, c'est-à-dire d'un mélange approximatif de 80 % de cuivre et 20 % d'étain. En règle générale, une cloche d'une tonne mesure approximativement un peu plus d'un mètre à son plus grand diamètre et fait environ 10 cm d'épaisseur à l'endroit où le battant la frappe pour produire grosso modo un do, note dominante appelée « fondamentale » qui, assemblée avec les partiels, forme le timbre de la cloche. Une autre règle peu scientifique fait correspondre chaque kilogramme de bronze à une personne à qui le timbre est destiné. Ainsi, un ensemble totalisant une tonne (1000 kg) de bronze devrait être entendu par un millier de personnes. En extrapolant, un ensemble de cloches de 2 tonnes devrait sonner pour une paroisse de 2000 fidèles, ce qui est vérifiable dans bien des

cas, à l'exception de Saint-Henri dont la population s'est considérablement accrue depuis quelques années, de même que Beaumont dont le clocher est à la mesure des cloches du XVIII^e siècle.

Partons donc à la découverte des cloches de Bellechasse :

ARMAGH. L'église de Saint-Cajétan d'Armagh cache trois cloches Paccard totalisant 1762 kg. Coulées en profil mince, elles avaient élu domicile dans l'ancienne église, puis ont été déménagées dans l'imposant clocher de l'église actuelle. Ces cloches avaient été bénites le 24 août 1902 par le curé Lucien Gagné, ancien prêtre desservant la localité. La plus grosse cloche, « Léon-Cyrille », sonne un do et pèse 1500 livres (680 kg). Elle a été nommée en l'honneur du pape Léon XIII et du curé en poste, Cyrille Samson. Elle a été payée par les paroissiens d'Armagh. La seconde se nomme « Louis-Nazaire ». Elle sonne un mi, pèse 1200 livres (544 kg), et a été nommée en l'honneur de l'archevêque Louis-Nazaire Bégin. Elle a été offerte par Adélarde Turgeon, député de Bellechasse. La plus petite, « Marie-Joseph-Cyrille », sonne un sol et pèse 900 livres (408 kg). Elle a été nommée en l'honneur du vicaire général Cyrille Marois et est un don du paroissien Pierre Laferrière.

BEAUMONT. L'église paroissiale Saint-Étienne de Beaumont abrite trois cloches Paccard totalisant 1012 kg. Elles ont été bénites en 1911 et donnent les tonalités la, si, et do#. Elles sont réparties dans les deux

- *René Minot déambule parmi les cloches d'Armagh. Photographie : Pierre Prévost, 2011.*



lanternes superposées de la structure dessinée par l'architecte Lorenzo Auger suite à la chute du clocher, le 15 février 1922. Ces cloches remplacent un trio Mears & Stainbank acheté par le curé Campeau par l'entremise du grossiste Georges-Émile Morissette. Le curé jugeait bon de renouveler les vieilles cloches pour le nouveau clocher construit en 1870. L'ensemble de cloches londoniennes a été installé par Marc Gallant. Il semble que la première cloche de la paroisse a été bénie le 21 septembre 1742 par Charles Lacorne, curé de Saint-Michel. Elle s'appelait « Charlotte-Jeanne », d'après les prénoms des bienfaiteurs Charles Lecourt et Jeanne Lafrenaye, cette dernière étant la femme de Joseph Le Roy. Cette cloche pesait 297 livres.

BUCKLAND. Notre-Dame-Auxiliatrice de Buckland compte trois cloches Mears totalisant 546 kg qui ont été bénites le 22 juillet 1884. L'ensemble qui a coûté 529,40 \$ est composé de « Marie-Emmélie-Georgiana » qui émet la note la, « Marie-Esther-Olivine-Néomésie » qui donne un si bémol, et « Wilhelmine-Irma-Perpétue » dont la note correspond au do. Ces cloches sont sans doute coulées selon un profil mince étant donné des timbres assez graves par rapport au poids. La première cloche de la mission est arrivée en décembre 1860, donnée probablement par le curé Antoine Gosselin, curé de Saint-Jean de l'île d'Orléans. Une seconde cloche a été bénite en 1872 par David Martineau, curé de Saint-Charles. Celle-ci proviendrait de Londres,

donc une cloche Mears probablement neuve et pesant 1204 livres (546 kg).

HONFLEUR. L'église Notre-Dame-du-Bon-Conseil, en toute sobriété, est l'hôtesse d'un ensemble campanaire de plus de deux tonnes avec ses trois cloches Paccard totalisant 2100 kg. Lors de la bénédiction, présidée par Monseigneur Omer Plante le 4 août 1929, ces cloches représentaient un investissement substantiel pour une jeune paroisse rurale. De plus, la Crise économique était imminente. « Louis-Nazaire » (962 kg) sonne un fa, « Notre-Dame-du-Bon-Conseil » (667 kg) sonne un sol, et « Jean-Baptiste » (472 kg) sonne un la. Ce trio a coûté environ 1300 \$ et remplaçait deux anciennes cloches dont l'une, reçue le 13 novembre 1903, provenait de Saint-Philippe-de-Néri par l'intercession de l'archevêque Bégin, et l'autre venait de Notre-Dame de Portneuf. La vente de ces deux cloches, reçues par le curé Lacasse dans les débuts de Honfleur, avait rapporté 400 \$.

LA DURANTAYE. Le clocher de l'église de la paroisse Saint-Gabriel abrite trois cloches bénites le 17 juillet 1927 par M^{sr} Paré (s'agirait-il de Marius Paré, lequel n'a été sacré évêque qu'en 1956?). L'ensemble totalise 1675 kg selon Léonard Bouchard, tandis que la monographie municipale indique des masses individuelles de 545 kg, 454 kg et 409 kg, pour un total de 1408 kg. Léonard Bouchard indique les tonalités fa#-sol#-la#, tandis que la monographie municipale indique les notes fa-sol-la. Les cloches ont coûté 2400 \$ au total et pro-

- *La lanterne inférieure du clocher de Beaumont. Photographie : Paul St-Arnaud, 2008.*



viennent vraisemblablement de la fonderie Paccard. La plus grosse cloche se nomme « Pie XI-Louis-Nazaire-Gabriel », l'autre s'appelle « Marie-Raymond-Hélène-Adé-lard », et la troisième porte le nom « Marie-Flore-Adème-Léon ». Elles remplacent l'ancienne cloche qui avait été donnée en septembre 1910 par la fabrique de Sainte-Emmélie de Lotbinière, par l'entremise de M^{sr} Louis-Nazaire Bégin.

SAINT-ANSELME. Saint-Anselme possède le deuxième plus gros ensemble campanaire de Bellechasse avec un ensemble de trois cloches Mears & Stainbank totalisant 2941 kg. On en avait décidé l'achat en décembre 1884 et elles ont été bénites en 1885 par M^{sr} Antoine Racine. L'ensemble est composé de « Marie-Léon-Alexandre-Odilou » qui donne un ré; « Joseph-Antoine » qui correspond au mi, et « Anselme-Octave » sonnante un fa#. La plus grosse cloche s'est abimée en peu de temps et a été remplacée en 1890. La cloche intermédiaire a eu le même sort et a été refondue en 1910, au même moment où le clocher a été solidifié. Les cloches étaient-elles disproportionnées par rapport au clocher, ou bien les sonneurs démontraient-ils trop de vigueur à faire tinter le bronze ?

SAINT-CHARLES. L'histoire des cloches de Saint-Charles est plutôt complexe, avec des changements incessants il y a plus de cent ans de cela. L'église arrive au quatrième rang des plus gros ensembles de cloches de Bellechasse avec ses spécimens Cornille-Havard totalisant 2 540 kg, la chambre des cloches de cette structure construite en 1874 ne pouvait accepter des cloches plus volumineuses. En 1905, le curé Joseph-Damase Beaudoin avait passé la commande de ce troisième et définitif ensemble qui coûtait à lui seul 1151,80 \$. Avec l'installation, le prix grimpa à 1598,68 \$, plus 15 \$ versé à Émile Morissette pour l'examen du clocher et 350 \$ à Omer Labrie pour le montage des cloches. Les cloches

ont été bénites par le curé Édouard Pagé le 20 août 1906, mais semble-t-il qu'une cloche n'était pas satisfaisante considérant le montant de 5,45 \$ pour l'expédition d'une cloche cassée en Europe. À l'étroit, « Marie », rare cloche de Bellechasse au-dessus d'une tonne de masse, pèse 2700 livres (1 225 kg) et sonne un mi bémol. La cloche intermédiaire, « Joseph », pèse 1800 livres (816 kg) et donne un fa. Enfin, « Charles » pèse 1100 livres (499 kg) et sonne un sol. Cette cloche doit son nom au saint patron paroissial qui coïncide avec celui du maire, Charles Chabot.

La première cloche de la paroisse Saint-Charles a été achetée vers 1758 au prix de 500 # (exprimé en livres françaises), et a été remplacée en 1778 par une autre pesant 362 livres payée 748 # 16 s (exprimé en livres anglaises et shillings ou sols), l'ancienne étant vendue pour 117 #. Le 16 juin 1842, Monseigneur Pierre-Flavien Turgeon bénissait trois autres cloches : « Louise » (463 livres), forme féminine du prénom de son parrain Louis-Hubert Turgeon, seigneur, la marraine étant sa fille, Marguerite Turgeon; « Charlotte » (416 livres), les parrain et marraine étant Charles Langevin, marchand, et sa femme, Clotilde Kimbert; « Hortense » (238 livres) qui avait comme parrain Jean Chabot, avocat, et, comme marraine Hortense Hamel, son épouse. Les cloches de ce premier ensemble complet pesaient 1117 livres au total et ont été hissées dans un clocher reconstruit en 1874, ce qui implique que les cloches de 1842 ont probablement été déplacées plus d'une fois.

Le 8 septembre 1895, on achetait des cloches Mears & Stainbank de chez Thibodeau & Frères, à Québec, résolution approuvée par l'évêque le 10 septembre 1895. L'ensemble pesait environ 3000 livres a été payé 841,15 \$. De l'ancien carillon de 1842, la grosse « Louise » allait être donnée au curé Philippe Deschênes pour la mis-

sion Saint-Ludger, en Nouvelle-Beauce. « Charlotte » allait être cédée aux Sœurs de la Charité pour leur couvent, selon une décision prise le 24 mai 1896, des dons approuvés par M^{gr} Bégin, administrateur de l'archidiocèse. La petite « Hortense » prendra place au clocher du rond-point de l'église. Le 28 mai 1896, les cloches anglaises sont bénites par monseigneur Louis-Nazaire Bégin : « Léon-Charles », 1350 livres, qui doit son nom au pape Léon XIII et au saint patron de la paroisse ; « Elzéar-Alexandre », 950 livres, qui hérite du prénom du cardinal Taschereau ; et « Louis-Nazaire », 750 livres, du prénom de celui qui les bénit. Les trois cloches sont vendues 446,88 \$ en 1906, à la compagnie J.-A. Langlois, vendeur des nouvelles cloches Havard toujours en place à Saint-Charles.

SAINTE-CLAIRE. Sainte-Claire est l'hôtesse de trois cloches Havard, totalisant 1692 kg, dissimulées dans une structure plus imposante que le clocher original dessiné par l'architecte Thomas Baillairgé. C'est la première église du Bellechasse actuel à opter pour des cloches de marque Havard. L'ensemble totalise 1692 kg et a été béni le dimanche 7 octobre 1888 par le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau. Elles ont coûté 1 552,62 \$ incluant le transport. La plus grosse, « Elzéar-Alexandre », selon le prénom du cardinal, pèse 1600 livres (726 kg seule, ou 775 kg selon un autre chiffre qui inclurait probablement le joug qui soutient la cloche proprement dite). Elle sonne un fa

et est un don de l'Honorable Jean-Thomas Taschereau (fils) et dame Joséphine Caron-Taschereau. La cloche intermédiaire, « Joseph-Apollinaire », porte le prénom du curé Gingras alors attiré à Sainte-Claire. Elle pèse 1100 livres (499 kg, ou 532 kg selon une autre source) et sonne un sol. Elle est un don de Dame Marie Chabot-Bolduc. La troisième cloche, « Sainte-Claire », pèse 800 livres (363 kg, ou 388 kg) et donne un la. Le donateur est Pierre Jolin (père), un des premiers marguilliers de la paroisse qui est décédé quelques semaines avant l'inauguration des cloches. L'ouvrage de Léonard Bouchard annote d'un dièse les notes émises par les cloches, soit un demi-ton plus haut que mentionné ci-haut.

La première cloche de l'église de Sainte-Claire a été bénite par M^{gr} Panet en 1827. On l'a descendue juste avant de monter les cloches de 1888. Le 29 janvier 1894, la vieille cloche était cédée pour la fondation de la nouvelle paroisse de Sainte-Rose-de-Watford. Installée en plein ciel, sans écrin, puisque l'église n'était pas encore construite, la vieille cloche tourmentée par le vent, la neige et le verglas s'est fracassée sur l'amas de roche où on l'avait suspendue. La troisième cloche de 1888, « Sainte-Claire », s'est brisée et a été refondue par Cornille-Havard en 1931. La remplaçante a été nommée « Joseph-Honoré et Caroline » en l'honneur du curé en poste, Joseph-Honoré Fréchette, et de la donatrice, Caroline Langlois, épouse du marchand Joseph Fournier.

- *Les cloches verglacées de l'église de Saint-Charles. Photographie : Pierre Prévost, 2012.*
- *La chambre des cloches de l'église de Sainte-Claire. Photographie : Paul St-Arnaud, 2008.*



SAINT-DAMIEN. La petite église de Saint-Damien est dotée de trois cloches Paccard totalisant 1657 kg. Elles ont été bénites le 8 décembre 1925 et pèsent respectivement 1850 livres (839 kg), 1350 livres (612 kg) et 950 livres (431 kg). Elles sont accordées selon les notes fa#, sol# et la#, et sonnent de façon automatique depuis octobre 1972.

SAINT-GERVAIS. L'ancienne église de Saint-Gervais et tout ce qu'elle contenait a été consumé lors de l'incendie du 27 avril 1872. Avec la reconstruction de l'église, on a commandé trois cloches Mears totalisant 1611 kg et accordées selon les notes fa#, sol#, la#, selon Bouchard, tandis que la monographie indique sol, la et si. Celles-ci ont été bénites le 29 septembre 1874. La plus grosse pèse 1581 livres (717 kg) et a eu pour parrains l'Honorable Thomas Fournier, Charles Lebel, le Docteur Pelletier, Nicolas Rouillard, et Zéphirin Perrault, celui qui a construit l'église. La seconde pèse 1200 livres (544 kg) et a été parrainée par Pierre Fradet, Alexandre Bilodeau, dame S. Hardy, Dame Michel Rouillard, Jean Paré, et Dame Launière. La troisième pèse 800 livres (363 kg) et a été parrainée par Alexis Goulet, Jacques Roy, Ferdinand Audet, Barnabé Talbot et dame David Dubord. Après plusieurs années de service, la grosse cloche s'est mise à faire des siennes et a été refondue en 1932, sous le règne de l'archevêque Rodrigue Villeneuve. Les cloches ont été automatisées en 1976 avec un système électrique Paccard.

- *La chambre des cloches de l'église de Saint-Gervais, un soir de janvier. Photographie : Pierre Prévost, 2017.*
- *Les cloches de Saint-Henri, bien à l'abri dans leur chambre grillagée. Photographie : Pierre Prévost, 2012.*



SAINT-HENRI. Le clocher néogothique de l'église de Saint-Henri cache trois cloches Mears totalisant 2201 kg. M^{gr} Antoine Racine les a bénies en 1885 sous des noms tellement longs qu'on a peine à les lire : « Marie-Joseph-Henri-Alexandre-Antoine-Ferdinand », « Jules-William-Napoléon-Malcom-Jean-Éphrem-Antoine... » et « Gilbert-Arcadius-Georges... »

La cloche du petit clocher serait celle acquise en 1750 pour le presbytère-chapelle de la mission Sainte-Geneviève, aux îles de la rivière Etchemin. Sur le site de l'église actuelle, la première église construite au milieu des années 1780 a reçu sa cloche « Marie-Josephpte » en 1792. Cette cloche de 266 livres (121 kg) achetée par le curé Vézi-na donnait la note sol. On doit lui réparer son battant en 1800, une dépense de 2 livres et 8 sols. Le 26 juin 1834, M^{gr} Pierre-Flavien Turgeon bénissait deux autres cloches : « Charles-Marie-Suzanne » et « Charles-Julien-Henri ». Celles-ci pesaient 852 livres au total (386,5 kg) et ont coûté 71 # 14 s. Elles ont été cédées à une autre paroisse lors de leur remplacement.

SAINT-LAZARE. L'église de Saint-Lazare loge trois cloches Mears achetées en juin 1883 chez Hardy de Québec. Elles ont été bénites le 9 juillet 1884 par M^{gr} Antoine Racine, soit en même temps que l'église qu'on venait de terminer. Elles pèsent 2022 kg selon les données recueillies par Léonard Bouchard, 2147 kg d'après la monographie municipale. La plus grosse se nomme « Léon-Alexandre-Antoine »



d'après les prénoms du pape Léon XIII et du curé Léon Roy, de l'archevêque Elzéar-Alexandre Taschereau, et de celui de M^{gr} Antoine Racine; elle donne un Fa et pèse 1 tonne impériale (1016 kg) selon la monographie. La seconde cloche se nomme « Jacques-Janvier-Napoléon-Gauthier » qui est le nom complet du curé alors en poste; elle donne un la et pèse 614 kg. La troisième se nommerait « Jacques-Jean » d'après les prénoms respectifs de ses parrains, ou même « Louis-Édouard » en référence à feu Louis Gauthier, frère du curé, et Édouard Dufour, second curé de Saint-Lazare; elle donne un la et pèse 517 kg. Ces cloches ont coûté 1730 \$, plus 300 \$ d'installation.

La cloche de la première église de bois a été payée 54 # 2s 11 p et bénite le 19 février 1852 par le curé Fortier de Saint-Michel. Cette première cloche pesait 300 livres (136 kg) et avait pour nom « Jean-Cyrille-Marie-Catherine », d'après son parrain Jean Chabot, député de Bellechasse, et sa marraine, dame Julie-Catherine Mackenzie. Elle a été récupérée par le fournisseur Hardy en 1884.

SAINT-LÉON. L'église de Saint-Léon arrive au troisième rang des plus gros ensembles de Bellechasse avec ses cloches résurgentes de l'incendie du 29 mars 1922. Le feu aurait détruit trois cloches Paccard bénites en 1921. Trois autres cloches Paccard semblables ont pris la relève, achetées en 1924 de la compagnie Émile Morissette au montant de 5 742 \$ et bénies le 31 août

1924 par M^{gr} Louis-Nazaire Bégin assisté du curé Fréchette de Sainte-Claire. L'ensemble pèse 2752 kg et donne les notes mi bémol, fa et sol. Don des rentiers, la plus grosse cloche se nomme « Jésus-Benoît XV » et pèse environ 1 240 kg pour un diamètre de 127 cm. La deuxième, don des hommes de la paroisse, porte le nom « Marie-Louis-Nazaire », pèse plus de 891 kg et mesure 115 cm de diamètre. La plus petite se somme « Joseph-Paul-Eugène », pèse environ 621 kg et a un diamètre de 100 cm. Les archives de la Fabrique du 6 juillet 1922, à la page 43, indiquent que ces cloches devaient être faites « de cuivre rouge pur et d'étain fin, elles donneront des notes justes sans aucune espèce de retouche après la coulée. Elles seront en parfaite harmonie et donneront des sons moelleux et très étendus ». Une cloche de 416 livres avait été installée, en 1881, dans le clocher de la première église. On en a perdu la trace.

SAINT-MALACHIE. Le clocher de Saint-Malachie compte trois cloches Paccard totalisant 1476 kg. Elles ont été bénies en 1988 par M^{gr} Jean-Paul Labrie : « Jean-Paul-Louis-Albert-Aurélien » donne un fa; « Marie-Ida-Estelle-Jacqueline » donne un sol; « James-Jacques-Jean-Claude-Anselme » donne un la. Elles ont remplacé trois cloches Mears & Stainbank qui avaient coûté 1263,62 \$ et avaient été bénies le 23 septembre 1897 : « Léon-Elzéar-Alexandre » pesait 1437 livres (652 kg) et sonnait un fa; « Louis-Nazaire-Honoré » pesait 1003 livres (455 kg) et sonnait un sol;

- *Une des cloches de l'église de Saint-Léon. Coll. Société du patrimoine de Saint-Léon-de-Standon.*



« Narcisse-James-Patrick » pesait 857 livres (389 kg) et sonnait un la. Cette dernière s'était fissurée. En 1988, Léo Goudreau a récupéré les anciennes cloches et les a vendues à Jean-Marie Bastille qui les a ajoutées à sa collection des Carillons touristiques de Rivière-du-Loup. Une autre cloche de Saint-Malachie a été rescapée par Bastille. Elle provient de l'ancien couvent des Sœurs du Perpétuel-Secours démoli au printemps 1961, a été coulée chez Paccard en 1932 et bénite en 1937 par le curé François-Xavier Côté.

SAINT-MICHEL. L'église de Saint-Michel se démarque avec l'ensemble de cloches le plus lourd de Bellechasse, le seul qui excède trois tonnes. Les trois cloches Paccard totalisant 7425 ½ livres (3368 kg) ont été bénies le 8 juillet 1900 par monseigneur Cyrille-Alfred Marois. Au prix de 40 cents la livre, elles ont coûté 3415,44 \$ en incluant le transport, les assurances et l'installation, montant auquel il faut soustraire 983,28 \$ pour les anciennes cloches récupérées. Approchant les 2 tonnes, « Jésus » sonne un do grave et égale à elle seule beaucoup d'ensembles de cloches du grand Bellechasse. Sa cadette, « Marie », donne tout de même un mi difficile à égaler par les grosses cloches des autres églises. La benjamine, « Joseph », sonne un fa# », soit l'équivalent des cloches intermédiaires courantes. Saint-Michel pouvait bien s'offrir de tels instruments considérant qu'on y avait établi l'ancien chef-lieu de comté et que les activités fluviales étaient jadis florissantes. La paroisse comptait plusieurs notables et capitaines de navires, mais s'est faite amputée au début du 20^e siècle pour faire naître Saint-Gabriel, ou La Durantaye.

Le 26 septembre 1724, le fondeur Pierre Latour coulait une cloche de 135 livres (61 kg) pour l'église de Saint-Michel. En 1808, le curé Maguire a acheté une cloche provenant de Londres. Les paroissiens avaient amassé bien plus d'argent que

nécessaire et le curé a pu se procurer des statues avec les surplus. Le 12 août 1869, M^{gr} Baillargeon, archevêque, a béni trois nouvelles cloches. Leur sonnerie, pour baptême, mariage ou sépulture, devait être gratuite pour ceux qui ont souscrit à la collecte de fonds. Ces cloches ont été détruites dans la nuit du 8 au 9 août 1872, la foudre ayant enflammé la flèche de l'église. En guise de remplacement, la paroisse s'est contentée pour quelques années d'une cloche donnée par l'avocat Guillaume Bossé et son épouse.

En date du 28 janvier 1877, les dons des paroissiens permettent au curé de faire des démarches pour l'acquisition de cloches Mears & Stainbank au poids total de 4500 livres. La bénédiction de « Marie », de « Joseph-Anne » et de « Jean-Baptiste-Marie de l'Incarnation » s'est tenue dans l'après-midi du dimanche 27 juin 1878. Le 8 février 1885, le conseil de fabrique autorisait le curé à remplacer la grosse cloche fêlée, ou même, d'acheter un nouveau carillon si les conditions étaient avantageuses. Le 28 avril suivant, l'offre de la maison Ernest Chanteloup de Montréal, fabricant de cloches et autres articles ecclésiastiques, a été acceptée avec un carillon comprenant quatre cloches neuves (fa, sol, la, do) au poids total de 5300 livres (2404 kg). La fabrique n'avait qu'à déboursier 900 \$, retourner les anciennes cloches et leurs montures, et payer un supplémentaire de 70 \$ pour frais de transport et d'emballage. À ces conditions, le directeur-gérant François Hurtubise était inflexible sur le prix. La cérémonie de bénédiction de ce second ensemble de cloches s'est déroulée dans l'après-midi du dimanche 22 août 1886. Pour l'occasion, les cloches ont été habillées par les religieuses qui ont bénéficié de tissus fournis par quelques marchands locaux. Les cloches ont été bénies par Charles Trudelle, ancien curé de Saint-Michel devenu supérieur du collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et la

quête exceptionnelle de ce dimanche festif a cumulé 1107 \$ du temps.

Le 29 juillet 1888, il a été décidé d'installer une ancienne cloche de l'église au clocher de la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes. Il s'agirait probablement de la cloche temporaire donnée suite à l'incendie de 1872. En 1899, une cloche Chanteloup était déjà fêlée. C'était une des raisons qui a poussé le conseil de fabrique de se procurer un nouvel ensemble, le troisième, celui qui sonne de nos jours.

SAINT-NAZAIRE. Le clocher de Saint-Nazaire, haut perché en altitude, est le refuge de trois cloches Paccard totalisant 1554 kg. Elles ont été achetées en janvier 1925 et bénites en même temps que l'église, le 22 août 1926, par M^{sr} Alfred Langlois : « Pie-Paul-Eugène » donne un sol et pèse 1500 livres (680 kg), « Joseph-Alfred-Arthur » donne un la, pèse 1100 livres (499 kg), « Nazaire-Anne-Marie » donne un si et pèse 850 livres (385 kg). La paroisse de Saint-Nazaire a été jumelée avec Saint-Michel à partir d'octobre 1905, selon les vœux de M^{sr} Marois, vicaire général de l'archidiocèse.

SAINT-NÉRÉE. L'église de pierre de Saint-Nérée accueille depuis 1885 trois cloches totalisant 1267 kg. Elles ont été bénies le même jour que l'église et par le même évêque. « Marie-Anne-Joachim-Thomas » pèse 588 kg, « Joseph-Victor-Pierre-Hélène » pèse 394 kg, et « Nérée-Octave » pèse 295 kg.

SAINT-PHILÉMON. À Saint-Philémon, les

cloches sont les plus lourdes de Bellechasse à sonner le quinconce usuel fa#, sol# et la#. Les trois cloches Paccard ont été achetées le 15 novembre 1907 et bénites le 15 juin 1908 par le cardinal Louis-Nazaire Bégin. « Joseph-Pie », « Louis-Nazaire » et « Philémon-Odilon-Augustin » ont coûté 1657 \$ et totalisent 1728 kg. Une première cloche, donnée par la fabrique de Saint-Laurent de l'île d'Orléans, aurait été installée en 1890 à la chapelle de Saint-Philémon (la sacristie actuelle), et une autre cloche, reçue de la Fabrique de Saint-Magloire en 1894, aurait curieusement fini au couvent de Saint-Laurent de l'île d'Orléans.

SAINT-RAPHAËL. L'église de Saint-Raphaël abrite trois cloches Paccard achetées en 1906 et bénites le 4 août 1907. Elles ont été installées par la Compagnie Morissette en remplacement des cloches de 1887. La plus grosse se nomme « Marie-Raphaël-Pie X », pèse 2500 livres (1134 kg) et sonne un mi. « Marie-Joseph-Nazaire » pèse 1800 livres (816 kg) et sonne un fa dièse. Puis « Marie-Narcisse » pèse 1300 livres (590 kg) et sonne un sol dièse. Elles pèsent au total 2520 kg et ont été électrifiées en 1947.

La première cloche installée à Saint-Raphaël a été bénite le 23 mars 1851, une cloche de 408 livres (185 kg), « Louis-Marie-Julie », dont le parrain était Louis Morin et la marraine Julie Mercier, alias Madame François Fournier, de Saint-Thomas de Montmagny, chacun ayant payé 25 livres. Trois autres cloches ont été bénies en 1877, et pesaient 1 933 kg au total : « Marie-An-

- *La chambre des cloches de l'église de Saint-Michel. Photographie : Paul St-Arnaud, 2017.*
- *Détail d'une des cloches de l'église de Saint-Philémon.*



ne-Elzéar-Alexandre (809 kg) », « Marie-Raphaël » (626 kg), et « Marie-Joseph » (498 kg), l'ancienne cloche de 1851 étant donnée à la mission de Saint-Magloire. Les parrains de ce premier ensemble de cloches étaient Louis Buteau et dame Antoine Gagnon, Jean Fradet et dame Bonaventure Roy, puis Jean-Denis Rémillard et dame Julie Roy. Une cloche du carillon de 1877 ayant fêlé, le curé et ses marguilliers ont décidé d'acquérir les trois cloches actuelles.

SAINT-VALLIER. L'église paroissiale Saints-Philippe-et-Jacques héberge trois cloches Paccard bénies en 1934. Elles pèsent au total 2366 kg et sonnent mi, fa# et sol#. Celles bénies et installées le 16 novembre 1905, le lendemain de la bénédiction de l'église, ont été ruinées dans l'incendie du 25 janvier 1931. Une soumission datée du 3 mars 1905, écrite par C.-Émile Morissette, stipule que les cloches allaient donner les notes mi, fa# et sol#, pour une facture s'élevant à 29 centins par livre, montant auquel il faudra ajouter 275 \$ pour les frais de montures, transport et installation, le transport entre la gare et l'église étant aux frais de la Fabrique.

- *Détail d'une des cloches de l'église de Saint-Raphaël. Photographie : Richard Coulombe, 2016.*

RÉFÉRENCES

BOUCHARD, Léonard (1990). *Le Québec et ses cloches*.

DU ROUSSEAU DE COMBE, Guy et Louis FUET (1771). *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*.

FARNIER, Ferdinand (1882). *Notice historique sur les cloches*.

FAUTEUX, Joseph-Noël (1927). *Essai sur l'industrie au Canada*.

LUSSIER, Isabelle (2003). *Les carillons touristiques de Rivière-du-Loup*.

MATHIEU, François (2010). *Les cloches d'église du Québec*.

MORISSETTE, Gérard (1949). « Le fondeur de cloches Pierre Latour », dans *Revue de l'Université Laval*, Vol. 3, p. 564-571. URL <http://www.er.uqam.ca/nobel/r14310/Morisset/1949.03.html>

ROY, Pierre-Georges (1944). *Toutes petites cloches du Régime français*.

SUTTER, Eric (2006). *Code et langage des sonneries de cloches en Occident*. URL http://campanologie.free.fr/pdf/Code_et_langage_des_cloches.pdf



LA DOMINATION PACCARD

PIERRE PRÉVOST

« À la pureté de son chant, on reconnaît toujours un carillon Paccard. »

— Devise de la fonderie Paccard

Incontestablement, les cloches Paccard ont la cote dans le grand Bellechasse, elles qui occupent plus de la moitié des clochers. La liste est longue : Saint-Michel et son magistral ensemble de cloches béni en 1900, Armagh (1902), Saint-Vallier (1905 à 1931, puis 1934), Saint-Philémon (1907), Saint-Raphaël (1907), Beaumont (1911), Saint-Léon (1921 à 1922, 1924), Saint-Damien (1925), Saint-Nazaire (1926), La Durantaye (1927), Honfleur (1929), et Saint-Malachie (1988); liste à laquelle on peut ajouter d'autres municipalités ayant fait partie de Bellechasse à certains moments : Saint-Camille (1928), Saint-Luc (1938) et Saint-Magloire (1941).

À la fin du XIX^e siècle, produire la plus grosse cloche en volée du monde, la Savoyarde, et entretenir pour le marché francophone du Québec un distributeur à la fois entrepreneur, voilà ce qui a propulsé une petite industrie née à flanc de montagne, en Savoie.

Les débuts

Suite à la Révolution française, Quintal, petit village situé à flanc de montagne,

près du lac d'Annecy, n'a plus de curé. En 1796, le maire de Quintal, Antoine Paccard (1770-1830), part en quête d'un curé auprès de l'autorité diocésaine. L'histoire raconte que l'évêque a répondu au maire que le village n'aura pas de curé tant qu'une cloche ne sera pas suspendue au clocher. On devine ici que l'ancienne cloche a probablement été fondue pour fabriquer des canons. Suite à son entrevue, le maire consulte ses citoyens et ceux-ci le mandatent tout bonnement pour dénicher un fondeur de cloches.

À cheval, Antoine Paccard part vers la grande ville, Genève, et finit par en trouver un à Carouge, le maître-fondeur Jean-Baptiste Pitton. Comme il est plus commode à cette époque de déplacer le fondeur que la cloche elle-même, Pitton part pour Quintal puisque la coulée se fait alors à pied d'œuvre et près de l'endroit où la cloche doit être installée. Le maire en personne, maréchal-ferrant et charron, se propose pour assister le fondeur. Une fois la cloche coulée, l'apprenti devient artisan du bronze et met sur pied sa propre fonderie,

- *L'auteur entre dans le musée Paccard, à Sévriers (France). Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2016.*



à Quintal. Ainsi commence l'épopée des cloches Paccard. La première cloche coulée porte l'inscription : « Si je survis à la terreur, c'est pour annoncer le bonheur ». Le beffroi ne l'accueille qu'en 1801, après le Concordat. (Pour voir et entendre la première cloche d'Antoine Paccard, sonnante un si : <https://www.youtube.com/watch?v=MwjivxdgTzQ>)

L'entreprise prospère et les fils Paccard, Jean-Pierre et Claude, prennent le relais de leur père. Considérant l'arrivée prochaine du chemin de fer à Annecy, la troisième génération Paccard installe une nouvelle fonderie juste en bas du cœur de l'agglomération d'Annecy-le-Vieux, au lieu-dit « l'Abbaye » puisque les terres ont appartenu jadis à une communauté religieuse. En 1857, l'atelier situé à flanc de colline est prêt et la forge de Quintal est reprise par les frères Beauquis, beaux-frères de Jean-Pierre Paccard. En 1874, les opérations de Paccard sont relocalisées dans un autre bâtiment construit cette fois dans la plaine, en contrebas de l'ancienne fonderie. En 1891, de façon à pouvoir réaliser « La Savoyarde », un deuxième corps de bâtiment est ajouté. C'est à cet endroit que seront coulées les innombrables cloches destinées au Québec. Cette fonderie, située au n° 15, chemin de l'Abbaye, existe toujours, mais il ne reste plus rien des ateliers de Quintal.

La Savoyarde

Au cours de la décennie 1880, les travaux du Sacré-Cœur du Montmartre, à Paris, vont bon train. L'entreprise est audacieuse

et monseigneur Leuilleux, archevêque de Chambéry, veut que la Savoie contribue à ce qui deviendra un emblème de Paris. Suite à une souscription fructueuse, le contrat de fabrication d'une immense cloche est passé avec les Frères Paccard en octobre 1889. Le 13 mai 1891, on coule la cloche, puis on laisse refroidir le tout pendant plusieurs jours. Lorsque démontée et prête à être expédiée, la cloche aux proportions colossales requiert un arsenal de onze paires de bœufs et cinq chevaux pour l'amener jusqu'à la gare. Ses 18 835 kg lui permettent le titre de plus lourde cloche d'Europe, masse à laquelle il faut ajouter une monture de 4650 kg, un porte-battant de 525 kg, un battant de 850 kg, deux roues de lancement de 5 mètres de diamètre, soit un ensemble qui totalise une masse en mouvement de 25 765 kg. Un peu plus d'un siècle après sa coulée, la Savoyarde, de son vrai nom Françoise-Marie du Sacré-Cœur, laisse apparaître une fêlure qui vient altérer son timbre do. (Pour voir l'ensemble des cloches de Montmartre, à Paris : <https://www.youtube.com/watch?v=rOH9LQabEzw>)

La Jeanne-d'Arc annonciatrice

À Rouen, l'archevêque Fuzet, dans la foulée des grosses cloches, veut un bourdon de prestige destiné à la tour dite « de Beurre » de sa cathédrale; l'autre cloche, nommée « Georges d'Amboise », avait été saccagée lors de la Révolution. Comme la tour ne semble pas assez solide pour accueillir le mastodonte de vingt tonnes, il

- Cette maquette représente la fonderie Paccard du temps de la coulée de la Savoyarde, vers 1895. Elle a été réalisée à l'échelle par le maître fondeur Viozat, il y a quelques années. Photographie : Pierre Prévost, 2016.
- Un attelage de 28 chevaux en ligne a permis de rendre à destination la Savoyarde, vers 1895. Gravure d'après une photographie de 1891.



est décidé viser la Tour Saint-Romain et de commander un carillon complet de 29 cloches pour la tour orpheline.

Fondue en juillet 1914, juste avant la canonisation de la « Pucelle d'Orléans », la cloche Jeanne-d'Arc est sonnée pour la première fois dans sa fosse, à la fonderie Paccard. Par précaution, on l'y laisse puisque la guerre éclate. Cependant, une large étoffe installée dessus indique : « Elle sonnera la victoire ». Le 11 novembre 1918, la victoire est bel et bien sonnée par la Jeanne-d'Arc qui repose toujours au fond de cette fosse.

Certes, l'immense cloche a échappé aux affres de la Première Guerre mondiale et elle est finalement livrée à Rouen en 1920, alésée cette fois, contrairement à la Savoyarde, puisqu'une machine-outil l'a façonnée pour un accord fidèle. Cependant, la Seconde Guerre a eu le dernier mot, elle ne résiste pas aux bombardements alliés du 1er juin 1944 et disparaît dans le brasier, comme l'héroïne qui lui avait laissé son nom en héritage. En 1959, l'amas de bronze qui constituait le deuxième plus gros bourdon de France est refondu en cloches plus petites comprenant un bourdon de 10 tonnes, ensemble hissé au clocher en 1963.

Les cloches de la Liberté

En 1950, le gouvernement américain commande 57 répliques exactes de la fameuse cloche « Liberty Bell », soit une pour chaque capitale de chaque état et quelques exemplaires en surplus. Mais ce sont 300 répliques au total qui sortent de la fonderie Paccard. La « Liberty Bell » est un symbole de l'indépendance américaine anciennement situé dans le clocher de l'Independence Hall, à Philadelphie. L'une des répliques se trouve aux Carillons touristiques de Rivière-du-Loup.

Les cloches de Markham

En 1985, la Slovaque Greek Catholic Foundation de l'Ontario commande la plus grosse sonnerie en volée du monde. Avant même de signer le contrat avec Paccard, le mécène d'origine slovaque, Stephen Boleslav Roman (1922-1988), avait choisi le nom et le poids des cloches : Stephen, 36 000 livres, car Stephen Roman avait émigré en 1936; Anne, 22 000 livres, car il était né en 1922; Daniel, 13 000 livres, monsieur Roman étant superstitieux. Pierre Paccard conteste ce choix arbitraire et dissonant (do-fa#-la), et finit par convaincre le philanthrope d'ajuster à un meilleur accord (ré-fa-la). Daniel (6 tonnes, 10 582 livres en masse nette, cloche seule) est coulé le 14 mai 1985, Anne (10 tonnes) est coulée le 27 septembre 1985; puis le bourdon Stephen (19 tonnes, 3 mètres au plus grand diamètre, 32 000 livres en masse nette, cloche seule) est coulé le 28 février 1886. Les cloches sont envoyées au Havre par camion puis expédiées par bateau jusqu'à Halifax, d'où elles repartent pour Markham, en banlieue de Toronto. Au bout de quelques mois, le lourd ensemble de cloches est installé aux clochers de la cathédrale slovaque de la Transfiguration, à Markham en Ontario. Le groupe de cloches constitue encore le plus lourd ensemble de cloches en volée du monde.

Plus près de nous, la basilique Sainte-Anne de Beaupré n'est pas en reste avec un volumineux ensemble depuis l'ajout de trois grosses cloches Paccard à la tour Nord en 1958. Trois familles ont commandité respectivement chaque cloche; C.-Émile Morissette les a installées : sol (5 414 kg), la (3 822 kg), si (2 755 kg). S'étendant sur plus d'une octave, les cloches des deux tours de la basilique atteignent presque vingt tonnes en masse totale, ce qui est loin d'être négligeable. Une cloche rescapée de l'incendie de 1922 se trouve

dans la tour sud : elle avait été coulée par Whitechapel en 1885.

Une cloche titanesque

Pour l'avènement du troisième millénaire, un philanthrope américain projette d'installer la plus grosse cloche en volée au monde, soit 30 tonnes pour un diamètre de 3,7 mètres. Paccard décroche le contrat, mais ne dispose pas de l'équipement nécessaire pour couler un tel monstre à ses ateliers déménagés à Sévrier, au sud d'Annecy, depuis 1989. L'opération de moulage et de coulage est transférée dans une usine de fabrication d'hélices à Nantes. Le 11 décembre 1998, sous la supervision du fondeur Miguel Lopez et en présence de dignitaires, on coule le mastodonte chez Fonderie Atlantique. La pesée lorsque dé-moulée indique une masse de 33 385 kg. Le 20 mars suivant, la cloche sonne pour la première fois lors d'une cérémonie publique. Elle quitte ensuite le port de Nantes pour traverser l'Atlantique et remonter le Mississippi puis la rivière Ohio jusqu'à sa destination finale, Newport, au Kentucky, où elle est arrivée le 1er août 1999. Juste avant minuit du 31 décembre 1999, la cloche est mise en mouvement (un ensemble de presque 50 tonnes!) et le battant, pesant à lui seul 3120 kg, percute la jupe de 12 pieds de diamètre, puis onze autres coups se font entendre à plus de 20 kilomètres à la ronde. Cette « cloche du millénaire » garde son titre de plus grosse cloche en volée du monde jusqu'en 2006, alors qu'une

autre « World Peace Bell » installée au Japon lui dérobe son titre.

Une entreprise familiale

Étalée sur sept générations depuis sa création, la société Paccard a coulé près de 120 000 cloches et carillons distribués dans le monde entier. La plus grande fonderie de cloches de France fabrique et vend aussi tous les accessoires liés aux cloches et carillons, notamment les composants électriques et électroniques de programmation des sonneries.

- *Les cloches de Markham dans la cour de la fonderie Paccard, à Annecy-le-Vieux. Coll. Groupe Paccard.*
- *La World Peace Bell de Newport, dans le Kentucky. Tourism of Cincinnati & North Kentucky.*



LES CLOCHES DE WHITECHAPEL

PIERRE PRÉVOST

« Souffleurs de verre, fondeurs de cloches, sabotiers, dentellières peuvent donner vie à leur passion et trouver un marché. »

— Sciences humaines

Cinq municipalités de Bellechasse détiennent des cloches typiquement londoniennes. Faisant figure de précurseur, Saint-Gervais a acquis ses cloches anglaises dès 1874. La chronologie se poursuit avec Buckland (1884) et Saint-Lazare (1884), suivies de peu par Saint-Anselme (1885) et Saint-Henri (1885). Deux autres municipalités ont eu plus tardivement des cloches Mears & Stainbank, mais n'ont pu les conserver : Saint-Charles (1896-1906) a opté pour des cloches encore plus volumineuses ; tandis que Saint-Malachie (1897-1988) a renouvelé son ensemble détérioré.

Les fondateurs de Whitechapel

Depuis le XIV^e siècle, la famille Mot fait le commerce des tuyaux d'orgue et des cloches à main en Angleterre. Lorsque Robert Mot ouvre sa fonderie de cloches à Londres en 1570, il amorce la plus longue tradition de fondeurs de cloches du Royaume-Uni. En 1583, il déménage son atelier à Whitechapel pour profiter d'axes de transport plus commodes. Ce faubourg, au nord du Vieux Londres, tient son nom de la vénérable chapelle St. Mary qui était chaulée à

une époque plus lointaine encore et, dans le domaine campanaire, ce lieu-dit désigne l'endroit où le fondeur a pignon sur rue. Les cloches fabriquées à Whitechapel portent le nom du fondeur alors en activité, à commencer par le pionnier Mot suivi de plusieurs autres dynasties d'artisans.

En 1666, Londres est embrasée et la ville doit être reconstruite suite à la conflagration. Dans les circonstances, la fonderie est aussi rebâtie en 1670 et demeurera dans le quartier pour les siècles suivants, n'y changeant que son adresse, définitive en 1738. Bientôt, la réputation de la fonderie de Whitechapel déborde l'archipel britannique comme en témoigne une commande reçue de la Russie en 1747. Dans les années 1750, le fondeur aborde le marché américain avec quelques commandes de la Nouvelle-Angleterre.

Au XIX^e siècle, la fonderie de Whitechapel connaît un brillant essor du fait que le maître fondeur Thomas Mears, second du nom, effectue des voyages en Amérique et entretient un commerce considérable avec les clergés anglican et catholique du Ca-

- *Encombrée de cloches, la cour de l'atelier Whitechapel donne sur la rue du même nom.*



nada. Les cloches de la Whitechapel Bell Foundry s'échelonnent alors au long de la vallée du Saint-Laurent. Dans le premier quart du XX^e siècle, les cloches fondues à Whitechapel sont importées au Canada par Hugh Russel & Sons Ltd, entreprise établie à Montréal. La disponibilité des cloches anglaises n'est en péril que lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale lorsque, forcée, la société Mears & Stainbank doit arrêter sa production ordinaire pour fournir du matériel militaire. Par malchance, l'église qui a donné son nom au quartier et à la célèbre fonderie est détruite lors de bombardements allemands. Elle était située à quelques mètres de la fonderie.

L'authentique Liberty Bell

En 1751, l'Assemblée de Pennsylvanie commande une cloche auprès des fondeurs Lester & Pack de la Whitechapel Bell Foundry pour commémorer le cinquantième anniversaire de la charte octroyée par William Penn à sa colonie en 1701. La cloche de 2080 livres est livrée en 1752 et installée au State House de Philadelphie. À sa première utilisation, la cloche se fissure. Elle est refondue l'année suivante par deux artisans locaux, John Pass et John Stow, et constitue de ce fait la première cloche coulée en sol américain. Cette cloche est déterminante pour les États-Unis d'Amérique parce qu'elle aurait retenti juste après la signature de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, le 4 juillet 1776.

Dans les années 1830, la cloche est adop-

tée comme symbole par les sociétés abolitionnistes qui la nomment « Liberty Bell ». Autre malchance, la cloche emblématique se fissure de nouveau en 1846. On la répare tant bien que mal, mais la brèche s'agrandit et l'on doit cesser de la frapper. Entre 1885 et 1915, la célèbre cloche voyage à travers les États-Unis et la crainte de l'abîmer met fin à sa tournée. Depuis, des millions de curieux se rendent à l'Indépendance Hall pour voir et toucher la cloche devenue objet de musée. En 1950, une campagne de promotion menée par le Département du Trésor organise la coulée de 54 répliques de la Liberty Bell destinées à chacun des états et territoires américains. Ironie du sort, la fonderie Paccard devance l'authentique Whitechapel pour reproduire la Liberty Bell. Lors d'une visite aux Carillons touristiques de Rivière-du-Loup, Pierre Paccard offre à Jean-Marie Bastille d'augmenter sa collection avec une réplique à bon prix de la Liberty Bell. C'est depuis ce temps que le Bas-Saint-Laurent détient une réplique de la cloche emblématique des États-Unis.

Le fameux Big Ben

En 1835, un incendie dévaste une partie du bâtiment du Parlement britannique. On doit reconstruire et un concours d'architecture est organisé. Le plan du gagnant, Charles Barry, prévoit l'intégration d'un immense beffroi muni d'une gigantesque horloge avec sonnerie. Une cloche géante, de 16 tonnes, est coulée le 6 août 1856 par John Warner & Sons, fondeur de cloches

- *Une annonce d'un catalogue du XX^e siècle indiquant la spécialité campanaire de la fonderie Mears & Stainbank.*
- *La plus célèbre cloche des États-Unis d'Amérique et pièce maîtresse du Liberty Bell Center à Philadelphie.*



à Norton, près de Stockton-on-Tees. Par train, la plus grosse cloche britannique est transportée jusqu'à Londres. Sous les regards émerveillés de milliers de curieux, un attelage de seize chevaux prend le relais, effectuant le reste du trajet à travers les rues de la ville jusqu'à Westminster. Le beffroi n'étant pas terminé, la cloche est installée dans la cour du nouveau palais du Parlement. Au premier test, elle se fissure, le marteau étant disproportionné. On fait appel au maître fondeur George Mears, de la Whitechapel Bell Foundry, pour refaire une cloche, un peu plus petite cette fois. Le 10 avril 1858, Mears et son équipe coulent « La Grosse Cloche », au poids de 13 tonnes ½. Le reste du carillon attend, Warner & Sons ayant coulé à sa fonderie londonienne de Crescent les cloches qui correspondent aux si, mi, fa# et sol#.

En octobre 1858, le beffroi accueille la principale cloche, appelée « Big Ben », qui va prendre du service à partir du 31 mai 1859. Cependant, le géant de 13 500 kg se fissure lui aussi en septembre, et il émet un son inimitable depuis. On le réoriente de manière à ce que le marteau, rapetissé à 200 kg, ne frappe pas à l'endroit de la fissure. Dès lors, Big Ben continue de sonner les heures, signal audible à six kilomètres à la ronde. Il est accompagné d'un carillon actionné chaque quart d'heure et jouant cinq permutations des quatre notes de la tonalité de mi majeur, une mélodie reconnue progressivement à travers tout le globe. Depuis son installation, en 1859,

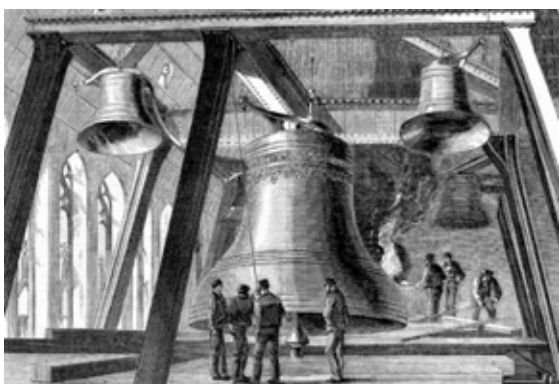
Big Ben annonce le début de la nouvelle année aux Britanniques. (Pour entendre la sonnerie et les douze coups : <https://www.youtube.com/watch?v=E9wWBjnaEck>)

Beaucoup de britanniques pensent que Big Ben (13 500 kg) est la plus grosse cloche d'Angleterre, alors qu'il ne fait pas le poids à côté de son voisin « Great Paul » de la cathédrale St. Paul (17 002 kg), ou même du bourdon « Great George » de la cathédrale de Liverpool (14 700 kg), tous détrônés depuis 2012 par la cloche olympique de Londres (22 910 kg). Cependant, on oublie parfois le bourdon Jean-Baptiste de la basilique Notre-Dame de Montréal qui fait aussi partie du groupe des géants coulés en Angleterre.

Le bourdon Jean-Baptiste

En décembre 1843, on achève la seconde tour de la cathédrale de Montréal, alors la plus grande église d'Amérique du Nord. L'appel d'offres concernant les cloches qu'on doit y installer fait état d'un jeu de huit cloches dont la plus grosse doit faire 6 000 livres (2 722 kg) et une deuxième de 4 000 livres (1 814 kg). De Londres, la réputée maison Mears, dirigée par les frères Thomas et Charles Mears, soumissionne pour un ensemble de huit cloches totalisant 18 600 livres (8 437 kg). Mais pendant ce temps, la commande explose puisque la fabrique veut une grosse cloche de 15 000 livres. Le 20 octobre 1843, en provenance de Londres, le bourdon géant arrive sur la Place d'Armes, au son des dix autres qui

- Cette gravure de 1858 montre la cloche de remplacement, « The Great Bell » ou « Big Ben », avec des proportions exagérées, son plus grand diamètre ne dépassant pas neuf pieds en réalité.
- Depuis le jubilé de diamant de Sa Majesté, en 2012, la tour du Parlement britannique s'appelle dorénavant « Tour Elizabeth ». Photographie : Pierre Prévost, 2014.



- *Détail d'une image stéréoscopique de la nouvelle église de Montréal. Photographie : William Notman, circa 1860. Coll. Musée McCord.*
- *Commandés par le lieutenant-colonel Charles Stephen Gore, 300 soldats britanniques ont été mis en déroute, le 23 novembre 1837, par 800 miliciens et volontaires patriotes. Bien que mal armés, les « rebelles » canadiens, sous la gouverne du docteur Wolfred Nelson, ont réussi à prendre un canon britannique et à forcer les troupes à battre en retraite. L'épisode n'a duré que six heures faisant quelques dizaines de morts et blessés. Aquarelle mise en ligne par la Canadian Military Heritage, BANC.*

tintent à partir de la tour de la Tempérance, située à l'est. Baptisé Marie-Jean-Baptiste par monseigneur Bourget, le bourdon est hissé à la seconde tour, Persévérance, à l'aide de câbles et de poulies prêtés par une société de chemins de fer.

Il faut seize hommes pour sonner le mastodonte une première fois, le midi de la veille de Noël 1842. Les mois passent et le bourdon sonne correctement une dernière fois, le 23 juin 1843, veille de la fête de son saint protecteur. Fêlée, la cloche défectueuse est mise en pièces, descendue de son perchoir. La pesée des fragments indique que la cloche ne correspond pas à celle commandée puisqu'il manque plus d'une tonne de métal. Pour faire taire les médisances, la maison Mears refait le bourdon défectueux et l'augmente selon la demande des marguilliers qui tiennent à conserver le titre de plus grosse cloche du Commonwealth. En 1848, le nouveau bourdon est baptisé « Jean-Baptiste », pesé, puis hissé à sa place. Encore là, la balance prouve qu'il manque de bronze, et la fière fonderie, incapable de peser avec précision d'aussi grosses cloches, doit créditer les quintaux facturés en excédent. Malgré une monture améliorée, vingt hommes sont nécessaires pour faire tinter le géant d'airain qui finira par être immobilisé du fait qu'il sollicite énormément la structure de la tour. À 10 900 kg, le bourdon de la Basilique Notre-Dame de Montréal restera la plus grosse cloche d'église au Québec et a détenu quelque temps le record mondial

occidental en matière de grosseur de cloches.

La Marguerite-Michel

Une autre cloche plus modeste a marqué l'histoire du Québec. Il s'agit de Marguerite-Michel, coulée en 1802 par Thomas Mears. Affichant une masse d'environ 630 kg, elle donne la note do dièse et a joué un rôle crucial lors des troubles de 1837. En novembre, les chefs des soulèvements patriotes sont recherchés par l'armée. Voyant progresser les troupes en provenance de Sorel, un cultivateur de Saint-Ours vient alerter la population de Saint-Denis de ce qui se prépare. Ce 23 novembre, le sacristain sonne le tocsin à l'église Saint-Denis et les Patriotes prennent les armes pour mettre l'armée en déroute. C'est la seule bataille gagnée par les Patriotes face à l'autorité britannique. Muette depuis 1928, la Marguerite-Michel est toujours suspendue dans le clocher sud de l'église de Saint-Denis-sur-Richelieu et est inscrite au registre des biens culturels du Québec depuis le 18 juin 1997.



LA FONDERIE HAVARD

PIERRE PRÉVOST

« La chambre d'écriture est une cloche de verre, transparente et sonore, où s'opèrent la métamorphose littéraire et ses déboulements. »

— Le Devoir

Les cloches de marque Havard arrivent au troisième rang dans Bellechasse. Sainte-Claire a ouvert le bal avec un ensemble de trois cloches bénies en 1888, une cérémonie grandiose relatée dans les pages suivantes. Puis Saint-Charles a opté à son tour pour des cloches normandes bénies en 1906. Ce quart de siècle en était un où les fondeurs exportateurs jouaient du coude, offrant des cloches usinées avec précision, ajustées harmoniquement et décorées à profusion avec des motifs de plus en plus complexes.

Havard, à Villedieu-les-Poêles

En 1836, Paul Havard reprenait la fonderie de son beau-frère César Béatrix. Son successeur, l'ingénieur polytechnicien Adolphe Havard, profite de la mise en service de la ligne de chemin de fer Paris-Granville et fait construire, en 1865, un atelier moderne à Villedieu-les-Poêles, non loin de la baie du Mont Saint-Michel. Par cette initiative, Havard sédentarise l'art de faire des cloches dans cette région de Normandie où l'on fabriquait traditionnellement des poêles. À partir de 1874, Adolphe Havard développe considérablement l'entreprise qui commence à exporter ses cloches dans le monde entier. En 1903, Havard s'adjoint Léon Cornille, son gendre. Ce dernier prend la direction des activités en 1904, l'entreprise devient alors la fonderie Cornille-Havard et prend encore de l'expansion. C'est à ce moment que Cornille-Havard confie l'agence de ses cloches

exportées au Canada à la compagnie J.-A. Langlais et Fils, située au cœur du quartier Saint-Roch de Québec.

Sous la direction d'André Peeters à partir de 1934, la fonderie Cornille-Havard poursuit ses activités campanaires pendant une décennie, mais les arrête en 1944, quand cette partie de la France est dévastée par le second conflit mondial. En 1946, Marguerite Cornille, la fille de Léon Cornille, relance l'usine et la dirige jusqu'en 1981 : c'est alors qu'elle la cède au couple Françoise et Luigi Bergamo. Ingénieur issu de la prestigieuse École Centrale, Luigi Bergamo assure la direction technique et met au point le contrôle acoustique sur analyseur de spectre électronique. Son épouse Françoise développe l'activité touristique avec l'ouverture de l'atelier au grand public. En 2001, Paul Bergamo est intégré dans l'entreprise familiale et en deviendra l'unique propriétaire en 2012. Un évènement malheureux survient le 31 juillet 2009, alors qu'une explosion blesse plusieurs visiteurs lors de la coulée d'une cloche de 6,3 tonnes destinée à l'église Saint-Étienne de Mulhouse.

Les cloches de la basilique de Québec

Le 4 octobre 1891 est un grand jour à Québec alors que sont bénies trois cloches Havard destinées au clocher de la basilique Notre-Dame. La plus grosse pèse 2500 livres (1134 kg), l'intermédiaire pèse 2000 livres (907 kg), tandis que la petite fait 1000 livres (454 kg), un ensemble assez

- Depuis 2009, un carillon installé en bordure d'une autoroute normande, à l'aire de Gouvets, sonne les quarts d'heure de 9 h à 21 h. Le conseil général de la Manche en est le promoteur, puisqu'il souhaitait mettre en valeur Villedieu-les-Poêles et ses savoir-faire locaux. L'ouvrage comptant neuf cloches et rehaussé d'un coq en cuivre (ici en trame de fond) a été réalisé par la fonderie Cornille-Havard et par l'Atelier du cuivre. Photographie : Pierre Prévost, 2014.

modeste pour un édifice d'une telle importance. Elles disparaissent dans l'incendie du 22 décembre 1922. On confie la reconstitution de la basilique-cathédrale à l'architecte Georges-Émile Tanguay, natif de Saint-Gervais. Les travaux progressent rapidement et de nouvelles cloches doivent être au rendez-vous pour l'inauguration prévue au printemps 1924. D'autres cloches sont commandées chez Cornille-Havard : Jésus, 5502 livres (2496 kg), donne un si; Marie, 4029 livres (1828 kg), donne un do#; et Joseph, 2900 livres (1315 kg), qui donne un ré#. On parvient à couler la cloche du chapitre, celle qui annonce les offices, avec les résidus de bronze récupérés après l'incendie. Celle-ci pèse 451 livres (202 kg) et sonne le ré# de l'octave plus haut.

Sous la présidence de Monseigneur Ross, la cérémonie de bénédiction a lieu le 18 mai 1924, dans la cour des petits du Séminaire de Québec. Georges-Émile Tanguay n'y assiste pas, étant décédé le 6 novembre 1923, alors que l'église était en cours d'achèvement. Le cardinal Louis-Nazaire Bégin procède au baptême, à la bénédiction et à la consécration des cloches décorées pour l'évènement. Suite à ces fastueuses formalités, les employés de la compagnie Émile Morissette doivent monter les cloches dans leur nid. Cependant, l'une d'elles se fêle en peu de temps et elle doit être refondue, puis remontée, et c'est l'évêque qui devra monter dans le clocher pour la bénédiction finale.

Les cloches de Notre-Dame de Paris

Depuis la Révolution française, le gros bourdon « Emmanuel », la plus célèbre cloche au monde après Big Ben, se trouve seul dans sa tour de la cathédrale Notre-Dame, à Paris, ses congénères ayant toutes été fondues pour récupérer le précieux bronze. D'autres cloches se sont jointes au cours des années, mais elles ne s'harmonisent pas avec le géant de plus de 12 tonnes coulé en 1685. Dans le souci de recréer les sons entendus lors de la bénédiction du bourdon et à l'aube de la célébration des 850 ans de la cathédrale, neuf nouvelles cloches sont commandées. Cornille-Havard décroche le contrat mais confie la fabrication de la plus grosse cloche à un sous-traitant hollandais. Le 31 janvier 2013, les cloches tant attendues arrivent à Notre-Dame. Le bourdon Marie, pesant six tonnes, est installé dans la tour sud, aux côtés d'Emmanuel qui détient toujours son titre de seconde plus grosse cloche de France avec ses 12 800 kg. Les huit autres cloches nouvelles, dont l'amplitude s'étend sur une octave, sont mises en place dans la tour nord tandis que trois anciennes cloches sont relocalisées dans la flèche de la cathédrale gothique reconstituée au XIX^e siècle. À partir du 23 mars 2013, le nouvel ensemble de cloches rythme la vie de la cathédrale pour les offices, les angélus, le carillon des heures et les grandes commémorations. (Pour un extrait vidéo qui explique et décrit les étages de fabrication d'une cloche artisanale : <https://www.youtube.com/watch?v=gw2PWuK6qPQ>)

- *L'usine de cloches Cornille-Havard de Villedieu-les-Poêles n'a presque pas changé depuis sa fondation.*
- *Les cloches de la basilique Notre-Dame de Québec avant leur montée au printemps 1924.*
- *À gauche, la tour sud de la cathédrale Notre-Dame de Paris cache ses deux bourdons, tandis que la tour nord, à droite, sert d'écrin à huit autres cloches. Coll. Pierre Prévost.*



LA FONDERIE TAYLOR

PIERRE PRÉVOST

« Que ne donneraient-ils pas
Pour s'abreuver à même les corolles de fleurs,
Campaniles, ô petits clochers à jour,
Quand s'élèvent avec majesté ces lanternes dorées ? »

— Nicolas Godbout

En faisant un survol des cloches de la région, un autre fondeur s'imbrique timidement dans la liste. Il s'agit de la société Taylor qui a fourni quelques cloches au Québec, dont celles de l'église de Sainte-Sabine, en 1956. Moins connue, cette fonderie de cloches est pourtant l'une des plus actives au monde.

Des cloches au cœur de l'Angleterre

L'art de fondre des cloches dans le Leicestershire, au cœur de l'Angleterre, semble détenir le record de longévité. Au milieu du XIV^e siècle, Johannes de Stafford, maire de Leicester, coule déjà des cloches pour tous les besoins. La famille Taylor est à la tête de cette industrie à partir de 1784 et dirige deux autres usines semblables entre 1786 et 1854. En 1839, les Taylor déménagent les opérations à Loughborough en 1839, à une dizaine de kilomètres de l'ancienne usine, et finissent par centraliser leurs opérations à l'usine définitive.

Le Gros Paul

En 1878, la fonderie Taylor produit une douzaine de cloches pour la cathédrale St.

Paul, à Londres. Suit une commande audacieuse à peine quelques années plus tard. En 1881, un gigantesque bourdon sort de l'usine de Loughborough. Le géant de 17 tonnes, surnommé « Great Paul », est destiné à la tour sud-ouest de la cathédrale londonienne. Mesurant 2,97 mètres à son plus grand diamètre, Great Paul sonne un do# et va conserver son titre de plus grosse et plus lourde cloche jamais coulée au Royaume-Uni, et ce jusqu'à l'avènement des Jeux olympiques de 2012.

La Cloche de l'enfer

En 1980, un groupe de musiciens veut souligner le décès récent de l'un des membres de la formation et imagine une ode accompagnée d'une cloche. À Loughborough, le parc dédié aux anciens combattants de la Première Guerre mondiale offre une belle opportunité avec un carillon de 47 cloches perchées dans un beffroi visible à des kilomètres à la ronde. Cet ensemble coulé par la fonderie Taylor se fait entendre en concert deux fois par semaine. Cependant, l'abri des cloches n'offre que peu d'espace aux musiciens et

- *La fonderie Taylor est toujours en activité sur Freehold Street à Loughborough. Coll. Chris Allen.*
- *Signe de l'avènement des temps modernes, un tracteur à vapeur achemine Great Paul vers la grandiose cathédrale de Londres. Coll. Compagnie Taylor.*



- *Au cours d'un spectacle présenté au Donington Park, en 1991, Brian Johnson, chanteur vedette du groupe AC/DC, frappe la cloche « diabolique » fondue par Taylor.*

la cohabitation avec les pigeons y ayant élu domicile est problématique. À défaut de ne pouvoir se servir convenablement de la plus grosse cloche du carillon, « Tenor » qui pèse un peu plus de quatre tonnes, les initiateurs décident de commander leur propre cloche, révisée au poids d'une tonne, et celle-ci devra porter quatre grosses lettres entrecoupées d'un trait oblique : AC/DC, soit le nom de la formation de musique. Cette « cloche d'enfer » devient l'objet fétiche de la tournée mondiale du groupe rock en pleine effervescence, mais s'avère lourde et amène son lot de tracas. Lors d'un spectacle, l'instrument se détache et passe tout près d'écrabouiller l'auteur de la chanson thème « Hells Bells ». On décide de remiser la cloche emblématique et de la remplacer, dans le cas des spectacles hors de Grande-Bretagne, par une copie en matériaux de synthèse. (Visionnez des extraits du spectacle du groupe AC/DC, où la cloche probablement la plus populaire au monde est mise en évidence : https://wn.com/hell's_bells)

La continuité campanaire de Taylor & Co

En 2005, la John Taylor & Co fusionne avec une autre société campanaire et connaît néanmoins des difficultés en 2009. Rachetée par un consortium, Taylor se ré-

appropriée sa part du marché des carillons et amorce la restauration de l'atelier, qui rouvre aux visiteurs en 2012. À ce jour, Taylor serait la plus grande fonderie de cloches au monde, donnant du travail à plus d'une vingtaine d'employés.



LA BÉNÉDICTION DES CLOCHES DE SAINTE-CLAIRE

YVAN DE BLOIS

« *Dehors, le bourdon sonne et sonne, à grand battant tannant les longs regrets, pareils aux râles vers le passé, des cathédrales.* »

— Émile Verhaeren

Plaçons-nous au milieu des années 1880, à Sainte-Claire, au temps du curé Joseph-Apollinaire Gingras. Artiste et poète dans l'âme, le curé Gingras aime le beau. Il rêve d'une transformation majeure de son église et surtout d'entendre résonner un nouveau carillon du haut du clocher.

Le 13 février 1887, les marguilliers anciens et nouveaux ainsi que les francs-tenanciers de la paroisse sont rassemblés pour entendre leur curé faire état du plan global qu'il a en tête : « Nous allons construire une fausse voûte au plafond pour assurer une meilleure isolation et améliorer le confort des fidèles dans l'église. [...] Les portes du portail seront rénovées et un faux plancher sera ajouté. [...] Les vieux poêles situés au milieu de l'église seront remplacés par une fournaise et nous allons refaire l'escalier donnant accès au jubé. [...] Nous ajouterons cinquante nouveaux bancs en frêne et en noyer et nous allons doter notre belle église de trois nouvelles cloches qui vont résonner à la grandeur de la paroisse. [...] La dorure et la décoration de l'église seront refaites ainsi que les trois autels. [...] Pour offrir une sépulture digne de nos paroissiens et les transporter à leur dernier repos, nous allons acquérir un beau corbillard. [...] et tous ces travaux vont coûter seulement onze mille piastres¹. »

Les marguilliers sont estomaqués par l'envergure du projet, mais en même temps, ils sont séduits par la verve et l'éloquence de leur curé. Cependant, le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau, qui a eu vent

des idées de grandeur du curé de Sainte-Claire, montre beaucoup moins d'enthousiasme. Dans une lettre datée du 23 avril 1887, monseigneur Taschereau demande des explications au curé Gingras à propos de certains travaux « non autorisés » qui viennent d'être entrepris quelques jours auparavant. Préparé à cette éventualité, le curé rétorque promptement par la plume : « ... le bâtiment présente des déficiences structurales, le temps presse. »

Dans les semaines suivantes, l'architecte Georges-Émile Tanguay vient inspecter l'église de Sainte-Claire et devra proposer des solutions aux lacunes observées, toujours avec le souci de concrétiser les « visions illuminées » de son donneur d'ouvrage en ce qui a trait à l'amélioration de l'intérieur de son église. Le 30 mai, Gingras et Tanguay se présentent chez l'archevêque avec un ensemble de plans et devis en vue d'obtenir l'approbation, étape obligée et simple formalité d'après les deux promoteurs. Cependant, Son Éminence le Cardinal ne tarde pas à donner son point de vue terre à terre sur les « idées de grandeur » du curé Gingras. Dans une lettre très détaillée datée du 1er juin 1887, l'archevêque reconnaît le bien-fondé de certains éléments de la transformation souhaitée par le curé de Sainte-Claire, notamment ceux invoqués pour consolider les murs extérieurs de l'église et améliorer l'isolation. Toutefois, le prélat tient à faire comprendre au curé que certaines autres de ses idées peuvent être mises au rancart ou reportées aux ca-

• Ce texte est un résumé contenant plusieurs extraits du document de recherche d'Yvan De Blois, *Du haut de mon clocher (1855-1899)*, T. 2.

1. Archives de la Fabrique de Sainte-Claire, *Livres des procès-verbaux de 1887*.

• *L'église de Sainte-Claire (ici en trame de fond) telle qu'elle se présentait dans les années 1880. De l'originale, on n'avait ajouté que des portiques et un portail néo-classiques. Coll. Société du patri-moine de Sainte-Claire.*

lendes grecques, notamment l'acquisition de nouvelles cloches².

Déçu, le curé Gingras ne se laisse pas abattre. De son supérieur, il reçoit néanmoins l'autorisation d'aller en soumission et de signer les contrats avec les entrepreneurs, selon les plans dressés par l'architecte Tanguay. Ébloui par une telle habileté de persuasion, les marguilliers vont autoriser leur curé à vendre les bancs de l'église, jugés vieux, de même que la vieille cloche bénite par monseigneur Bernard-Claude Panet en 1827.

Par deux dimanches consécutifs de juin 1887, le curé Gingras convoque une nouvelle réunion des marguilliers et des francs-tenanciers pour faire part du projet de rénovation de l'église et des conditions émises par l'Archevêque.

L'entreprise est en marche et l'habile curé Gingras exploite tous ses talents de persuasion pour conclure ses grands projets. Il fait appel à la grande générosité pour l'acquisition des cloches, la réalisation des travaux, mais aussi pour l'achat du corbillard désapprouvé par le cardinal. Il a aussi à l'esprit la directive de Monseigneur qui a formellement interdit d'emprunter quelques sommes pour les cloches.

À compter du 27 juin, les dons pour les cloches commencent à affluer, notamment celui du seigneur et juge à la retraite Jean-Thomas Taschereau (fils) avec 450 \$, suivi par les 250 \$ du sieur François Gosselin (père). À la fin de 1887, le bon curé cumule 1 190,65 \$ pour l'acquisition de ses trois cloches dont le prix s'élève à 1 552,62 \$, incluant le transport et l'installation. La collecte continue, tandis que l'argent amassé est placé en sécurité à la Caisse d'économie de Notre-Dame de Québec. En tout, le curé Gingras perçoit plus de 2 600 \$, son pari est gagné, les travaux peuvent être lancés³.

La situation financière de la Fabrique

s'annonce très bonne malgré les dépenses pour la construction de la grange et certains travaux extérieurs déjà amorcés. Les francs-tenanciers se sont engagés à souscrire plus de 5 000 piastres. Gingras n'en reste pas là, lui qui a plus d'un tour dans son sac. Il fait miroiter à ses paroissiens que ceux qui souscriront généreusement pour les cloches et les travaux de l'église pourront gagner l'une des deux magnifiques montres en or qu'il fera tirer au sort à la fin du projet global : on n'attire pas les mouches avec du vinaigre.

En juillet 1888, monseigneur l'Archevêque est à Sainte-Claire pour le sacrement de confirmation des enfants. Taschereau est étonné par l'avancement des travaux réalisés avec une grande efficacité : l'isolation de la voûte de l'église, le réaménagement du grand jubé, l'installation de nouveaux bancs, la peinture et la décoration intérieure de l'église. Les vues grandioses de l'abbé Gingras se concrétisent.

Le dimanche 7 octobre 1888, le village de Sainte-Claire est magnifiquement pavoisé pour un événement qui va marquer l'histoire locale : le dévoilement des travaux de l'église et la bénédiction des nouvelles cloches. Des milliers de bannières ornent les balcons des maisons et chacun s'est affairé à balayer le devant de sa porte. C'est l'aboutissement de l'ambitieux projet initié un an et demi plus tôt par le curé Joseph-Apollinaire Gingras, une œuvre qui hausse à 25 000 \$ la valeur globale estimée aux fins d'assurance, chiffre qui exclut son contenu tels les ornements, tableaux, harmonium, chaire et tabernacles des trois autels.

Son Éminence Elzéar-Alexandre Taschereau est partie le matin de Lévis par le train spécial du Québec-Central en direction de Saint-Anselme. À la gare du « Village Larochelle », le sieur François Gosselin, maire de Sainte-Claire et coordonnateur des tra-

2. AAQ, *Registre des lettres*, 210a, Vol. 35, p. 493-494.

3. Apollinaire Gingras (abbé), *Fête des cloches à Sainte-Claire*, 1888.

vaux de l'église, accompagné de plusieurs notables et invités spéciaux, attendent le Cardinal et sa suite. Monseigneur Taschereau poursuit son périple au cœur d'un grand cortège composé des plus beaux attelages de la paroisse, sur les chemins détremés par la pluie abondante qui ne veut pas cesser. Des centaines de bannières indiquent le parcours à suivre jusqu'à la foule d'accueil. À soixante-huit ans, le premier cardinal d'origine canadienne salue généreusement ses ouailles au passage, répandant sa bénédiction sur les fidèles ravis. Taschereau connaît bien ce coin de pays, lui qui jadis passait plusieurs jours de l'été dans le manoir familial de Sainte-Claire que son père avait fait construire vers 1830, en aval du noyau villageois, juste en face de l'île Jolliet, sur la rive droite de la rivière Etchemin.

Outre le cardinal Taschereau et sa suite, d'autres invités de marque sont de la partie. On compte Sir Hector-Louis Langevin, ministre des Travaux publics à Ottawa, l'honorable Edmund James Flynn, député de Gaspé à l'Assemblée législative, l'honorable Honoré Julien Jean-Baptiste Chouinard, député de Dorchester à Ottawa, Louis-Napoléon Larochelle, député conservateur de Dorchester à l'Assemblée législative et l'un des fondateurs de la « Lévis & Kennebec Railway », Louis-Philippe Pelletier, conseiller législatif de la division Lauzon et cofondateur de journal La Justice, puis Jean-Thomas Taschereau (fils), seigneur de Jolliet et frère du cardi-

nal Taschereau.

Tout ce beau monde, incluant les prêtres, les marguilliers Cyrille Gagnon, Charles Fradet et François Gosselin, de même que les parrains et marraines des nouvelles cloches, est réuni sur la nouvelle galerie du presbytère qui donne sur le Chemin du roi (aujourd'hui rue Principale). Une importante foule attend la lecture de l'adresse par le docteur Charles Alexander Le Sage, ex-député de Dorchester à la Chambre des Communes. Avec une grande dignité et malgré le fait que son épouse soit sur son lit de mort, Le Sage déclame, entouré de ses trois fils et ses deux filles, un vibrant hommage au cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau et à ses ancêtres. Au terme de l'adresse, la foule applaudit à tout rompre pour signifier son adhésion complète aux propos tenus par l'orateur. Émue devant un tel témoignage d'affection, Son Éminence prononce les paroles de reconnaissance et évoque ses souvenirs passés à Sainte-Claire. Il poursuit son témoignage en affirmant que les gens de Sainte-Claire sont les dignes descendants des premiers colons qui ont défriché le sol, construit l'église et laissé pour la postérité de belles et nombreuses traditions d'amour de Dieu et de zèle pour Sa gloire.

Le cardinal Taschereau, le curé Joseph-Apollinaire Gingras, les parrains et marraines des cloches, les invités spéciaux ainsi que la population se dirigent ensuite dans l'église fraîchement rénovée pour entendre la grand-messe chantée pour l'oc-

- *Le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau, en 1886. Coll. Université de Montréal.*



casation par le révérend Ferdinand Chabot qui deviendra le premier curé de Honfleur quinze ans plus tard. L'église est bondée et le chœur est occupé par de nombreux prêtres de l'archevêché et du Séminaire de Québec, auxquels s'ajoutent des ecclésiastiques venus des paroisses environnantes et d'autres diocèses. Les premiers bancs de la nef sont réservés aux parrains et marraines des cloches, dont madame Marie Chabot-Bolduc, ainsi qu'aux généreux donateurs pour les travaux à l'église. D'autres personnalités accompagnées de leurs épouses se sont ajoutées, notables et commerçants, et même le photographe Jules-Ernest Livernois et sa dame.

Au terme de la grand-messe, le cardinal Taschereau donne lui-même le baptême aux trois nouvelles cloches installées provisoirement sur le perron de l'église. Elles pèsent respectivement 1600, 1100 et 800 livres, et donnent les notes fa, sol et la. Le curé Apollinaire Gingras en parle ainsi : « [...] Elles flamboient. Chacun se disait : il doit y avoir de la musique dans ces grands cygnes d'argent. La toilette était pimpante, originale et du meilleur goût. Sans draperies, elles étaient si brillantes! Mais de grandes ailes, comme des oiseaux qui veulent prendre leur envolée. Ailes rouge feu, ailes bleues, ailes blanches avec quelques plumes dorées. Les trois couleurs de la France et la couleur cardinalice en même temps. En guise de tête, chacune un superbe bouquet⁴. »

Après cette courte, mais significative cérémonie, le cardinal, le curé Gingras, les invités de marque ainsi que les parrains et marraines sont conviés à un somptueux dîner au presbytère. Durant ce temps, à l'aide d'échafauds, de palans, de gros cordages et de chevaux bien dressés, les ouvriers dirigés par le sieur St-Pierre descendent doucement la vieille cloche. Ils peuvent ensuite monter une par une les trois nouvelles clo-

ches, la pluie ayant heureusement cessé.

Dans la salle à manger du presbytère, devenue bien étroite, notre curé poète s'exprime en ces mots : « *Mesdames et Messieurs, j'eusse préféré goûter en silence la joie dont mon cœur déborde en ce moment, mais la reconnaissance a ses devoirs et c'est avant tout pour accomplir un devoir de reconnaissance que je cède à la trop bienveillante provocation de Son Éminence, dont la paternelle bonté pour Sainte-Claire et son curé n'a évidemment pas de borne. En mon nom, au nom de ma brave paroisse, de ma chère église de Sainte-Claire, dont vous êtes devenus, Mesdames et Messieurs les insignes bienfaiteurs, je me lève pour vous remercier avec effusion. Comme son humble curé, la paroisse de Sainte-Claire tressaille aujourd'hui d'allégresse. Dans les annales de sa modeste histoire, jamais fête aussi brillante n'a encore resplendi. Sur cette terre, quelle est la joie suprême d'une paroisse catholique? Pour les Canadiens surtout, c'est d'arriver à faire de son temple un petit paradis.* »

Notre curé comblé adresse ensuite ses remerciements, d'abord à l'honorable Jean-Thomas Taschereau (fils) et dame Joséphine Caron-Taschereau, pour le don de la plus grande des cloches (775 kg) qui porte le nom « Elzéar-Alexandre ». Il remercie ensuite dame Marie Chabot-Bolduc pour le don de la seconde cloche (532 kg) qui porte le nom « Joseph-Apollinaire », et remémore une petite anecdote survenue le jour des Rois, alors que le curé Gingras avait invité ses paroissiens à être de bons « rois mages » pour financer les travaux de l'église et l'achat de cloches. Dame Marie Chabot-Bolduc, propriétaire d'une petite manufacture de chaussures à Sainte-Claire, est allée sonner au presbytère pour déposer 400 \$ sur le bureau du curé en déclarant : « *Monsieur le curé, vous n'avez invité que des rois pour financer vos cloches, quand ben même il y aurait quelques petites reines au travers, je suppose que vous n'y verriez pas*

d'objection ! », remarque à laquelle le prêtre aurait répliqué du tac au tac : « [...] *J'ai été plus favorisé que le roi Salomon. Salomon a reçu la visite de la reine de Saba, j'ai eu moi, la visite de la reine de "Ça s'bat pas!"* » À cette histoire plutôt surprenante, les convives présents au dîner éclatent de rire et applaudissent chaleureusement le curé et madame Chabot-Bolduc. Le curé prend un ton encore plus solennel pour entretenir les invités de la troisième cloche (388 kg) qui porte le nom « Sainte Claire », don de Pierre Jolin (père), un des premiers marguilliers de la paroisse en 1828, et qui est décédé quelques semaines avant les festivités. Il n'aura pu entendre « la divine musique de sa cloche » selon les mots du curé. Enfin, notre infatigable curé termine son allocution par une petite anecdote qui le concerne au sujet de la seule et unique vieille cloche ayant trôné du haut du clocher depuis 1827 et qu'on est en train de remplacer : « *Imaginez jusqu'ici, une pauvre petite cloche enrhumée, poitrinaire. On ne l'entendait pas toujours du presbytère, et le curé, quelques dimanches, au grand scandale des fidèles, serait arrivé à l'église, sa propre messe commencée. Mais non, cet accident ne sera plus possible grâce à vous !* » À ce moment précis, on entend la première volée du carillon que monsieur St-Pierre vient d'installer dans le clocher, et le curé poursuit : « *Les voilà, les voilà les cloches venues de la vieille France que nous aimons toujours, ces grands oiseaux de bronze, ces trois cloches si ardemment convoitées !* »



Au terme du banquet, Louis-Napoléon Larochelle a l'honneur de clôturer les discours de circonstance. Pendant ce temps, la foule s'amuse sur la place de l'Église à réaliser différents jeux d'adresse avant que la jeune fanfare de St-Gervais, dirigée par le docteur Paradis, ne vienne apporter sa contribution au terme de cet événement mémorable, qui se termine vers 5 h 30 de l'après-midi.

Avant de quitter définitivement Sainte-Claire, en reconnaissance pour l'effort témoigné par le docteur Charles-Alexander Le Sage dans les circonstances, le Cardinal prend les dix dernières minutes de sa visite à Sainte-Claire pour aller réconforter madame Le Sage, dame Euphémie Vézi-na, sur son lit de mort. La pauvre ne s'est jamais remise de la naissance de sa petite fille Alphonsine-Emma-Berthe, née le 22 février précédent, et succombera dans la soirée du mardi, âgée d'à peine 43 ans et 6 mois.

- *La chambre des cloches de l'église de Sainte-Claire. Photographie : Paul St-Arnaud, 2008.*
- *La grosse cloche Elzéard-Alexandre (ici en trame de fond), don du seigneur Jean-Thomas Taschereau et de son épouse, dame Joséphine Caron-Taschereau. Photographie : Paul St-Arnaud, 2008.*

UNE CLOCHE FUNÈBRE : ENTRE L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE

PIERRE PRÉVOST

« Le Seigneur exaucera bientôt ses vœux : si vous entendez le glas funèbre des cloches, vous comprendrez bien leur langage. »

— Gottfried August Bürger

LE PÈRE DE LA BROSSE (C.-É.-L. BOIVIN) — C'était le soir du 11 avril 1782 ; le curé lisait, quand tout à coup, vers minuit, la cloche de son église se mit à tinter un glas. Surpris, il sort, se rendit voir qui peut sonner à cette heure... Personne !... et la cloche tintait toujours. Alors, il entendit une voix qui lui disait : « Le père de La Brosse est mort ; il vient d'expié à Tadoussac. Ce glas t'annonce son dernier soupir. Demain, va au bout d'en bas de l'île. Un canot viendra te chercher pour te conduire à Tadoussac, où tu feras ta sépulture. » Le lendemain, il s'y rendit, le canot arriva, et l'abbé Compain partit pour Tadoussac.

Quelques heures avant sa mort, le père de La Brosse avait dit à quelques personnes : « Mes amis, adieu pour l'éternité. Ce soir, à minuit, je serai mort. Vous entendrez, à cette heure-là, sonner la cloche de ma chapelle : elle vous annoncera ma mort. Venez alors vous en assurer par vous-mêmes. Demain, vous irez chercher à l'Isle-aux-Coudres M. Compain pour m'ensevelir et me donner ma sépulture. Il vous attendra au bout d'en bas de l'Isle. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je réponds de ceux qui feront le voyage. »

- Ce texte de Charles-Édouard-Léonce Boivin provient de *Dans nos montagnes (Charlevoix)*, 1941, p. 158-159.
- *Tadoussac, premier établissement français de l'Amérique du Nord, fondé en 1600, a pour emblème une vénérable chapelle érigée en 1747.* Ce site historique national est un lieu de rencontres entre Amérindiens et Européens. Photographie : Pierre Prévost, 2012.

Étudier les cloches de Bellechasse m'a éramené une autre fois à Alexis Mailloux, prêtre prédicateur qui a laissé sa trace avec de nombreuses croix noires, ou croix de Tempérance, accrochées aux murs des foyers canadiens. Il s'était passé près de cent ans entre un curieux évènement survenu à Tadoussac et l'écriture à l'encre de cette histoire, sur du papier, sur une table, dans une pièce de l'ancien presbytère de Saint-Henri. Le curé de Saint-Henri avait mis la puce à l'oreille au grand-vicaire Mailloux. À vous de juger où commence la légende...

Alexis Mailloux, écrivain et historien

Retiré au presbytère de Saint-Henri au milieu des années 1870, le grand-vicaire Alexis Mailloux (1801-1877) se fait vieux et délaisse les tâches habituelles du prêtre pour consacrer le reste de son existence à

la littérature et la musique. Bien sûr, les offices religieux, les cérémonies et quelques prédications sont toujours à son agenda. Cependant, l'illustre apôtre de la tempérance se consacre désormais à l'histoire de son île natale, l'île aux Coudres. Mailloux tient à raconter ce qu'il a vu et ce qu'il a appris de sa paroisse natale.

Le curé Jacques-Benjamin Grenier (1808-1878), qui offre l'hospitalité au vicaire général, a puisé dans ses souvenirs lointains une histoire intrigante que Mailloux a relatée à son tour. Début vingtaine, Grenier était en vacances à l'Île-Verte, à l'été 1828, lorsqu'un vieil homme lui a raconté une anecdote à donner des frissons. Le narrateur s'appelait Jean Dambroise dit Bergeron¹, chantre à l'église de l'Île-Verte, et racontait son retour du moulin, ce fameux soir du 11 avril 1782. Avant de rentrer chez lui, il a entendu sonner trois

coups à la cloche de l'église du village, tintement très inhabituel à cette heure avancée. Rendu à sa maison, l'horloge sonnait minuit. Dambroise a appris plus tard que le père de La Brosse était décédé au même moment. Le vieux rappelait à son auditoire que son défunt père lui avait confié que le révérend jésuite disait souvent, alors qu'il desservait l'Île-Verte : « *Si je meurs ailleurs qu'ici, vous aurez connaissance du moment de ma mort et vous le saurez certainement.* »

Puisque cette histoire abracadabrante concerne l'île aux Coudres et ses alentours, l'abbé retraité ne s'empêche surtout pas d'immortaliser ces propos, lui qui a écoulé ses jeunes années au lieu-dit « L'Islette », à la pointe sud-ouest de l'Isle-aux-Coudres. Son père y tenait un moulin à vent qu'on a relocalisé par la suite, moulin qui existe toujours et qui a été restauré récemment. On a planté une croix près de l'ancien moulin, en 1848, en mémoire du père de La Brosse. Sentant ses jours comptés, le grand-vicaire demande qu'on le conduise sur son île natale. Il y confie son manuscrit à Jean-Baptiste Pelletier, curé de Saint-Louis (Île-aux-Coudres). Le 4 août 1877, Alexis Mailloux est pris d'un malaise et termine son existence chez les siens, comme il l'avait prédit et promis. L'espace de trois saisons, l'abbé Grenier trépassa à son tour. Suite aux funérailles grandioses, il est déposé, comme son homologue Mailloux, dans la crypte de l'église qu'il a choisie.

Jean-Baptiste de La Brosse, missionnaire légendaire

Prêtre jésuite depuis un an, Jean-Baptiste de La Brosse arrive au Canada en 1754. Il est fils du seigneur de Magnac, fief situé en périphérie d'Angoulême, et est déterminé à oser l'aventure parmi les Sauvages puisque sa solide santé le lui permet. À l'automne de 1755, il part en Acadie et rejoint le père Charles Germain afin de

servir les Malécites, les Abénaquis et les Acadiens de la rivière Saint-Jean (la partie de l'Acadie qui allait devenir le Nouveau-Brunswick). Depuis juillet 1755, ces communautés d'allégeance française sont poursuivies par les troupes britanniques et trouvent refuge dans les bois. Le père de La Brosse les encourage à fuir l'hostilité anglaise, et le missionnaire échappe de justesse à l'envahisseur dans les premiers jours de mars 1756. Il revient à Québec l'automne venu, au collège des jésuites. Au début de février 1758, il prononce ses vœux solennels en présence du père Claude-Godefroy Coquart, autre jésuite avec qui il partagera son lieu de repos final.

Chapelain de l'Hôpital Général de Québec jusqu'en avril 1758, le père de La Brosse est appelé à partir chez les Abénakis de la mission Saint-François-de-Sales (aujourd'hui Odanak). Lorsque Québec est assiégée, à l'été 1759, La Brosse accompagne un détachement de guerriers abénakis, mais est fait prisonnier à Pointe-aux-Trembles (aujourd'hui Neuville). Considéré comme aumônier militaire, il est libéré le lendemain. Il échappe encore à la milice britannique lors du raid cruel du major Robert Rogers contre la mission de Saint-François, le 4 octobre 1759.

Québec ayant capitulé, le père de La Brosse exerce dorénavant son ministère au nord de Montréal, notamment à Terrebonne et Saint-Henri-de-Mascouche, malgré les réclamations des Amérindiens. Toutefois, il prêche main-forte au père Coquart parmi les Montagnais et s'installe définitivement, à partir de 1766, dans ce vaste territoire s'étendant de l'île aux Coudres à Sept-Îles, sans oublier les rives du fjord du Saguenay, de Tadoussac à Chicoutimi. En 1770, M^{gr} Briand lui confie la rive sud du Saint-Laurent, de Cacouna à Rimouski. Comme si ce n'était pas assez, l'évêque lui assigne, l'espace de trois années, les peu-

1. Nom rapporté par le curé Grenier au vicaire général Mailloux qui l'a transcrit ainsi. Ce personnage n'est pas légendaire : Jean François Bergeron d'Amboise, né en 1765 à l'Île-Verte et 5^e enfant de Joseph Bergeron d'Amboise et d'Angélique Saindon. Joseph lui-même, aussi mentionné dans le récit, avait 14 ans lors du Grand dérangement de 1755 en Acadie : il suit sa famille qui, à travers bois, gagne la côte sud du Saint-Laurent. On retrouve des exilés de cette famille Bergeron d'Amboise dans la région de Tadoussac en 1759. Joseph s'est établi plus tard à l'Île-Verte où l'un de ses enfants, le Jean du récit de Mailloux, aurait été chantre à l'église. Son père Joseph, est de la 4^e génération d'une famille de marins et corsaires français d'Acadie. (Source : Adrien Bergeron, *Le Grand arrangement des Acadiens au Québec*, 1981. Note de RM)

plements d'Acadiens et de Micmacs de la baie des Chaleurs.

Le père de La Brosse est depuis longtemps préoccupé par la cause autochtone. Son séjour chez les Abénakis lui a permis d'apprendre leur langue et de rédiger un dictionnaire. Dans le cas des Innus, les « Montagnais », il leur fait imprimer des abécédaires et des livres de prières dans leur langue. Outre les choses religieuses telles la distribution de calendriers religieux et une traduction de certains passages de la Bible, de La Brosse leur enseigne à lire, à écrire et donne en plus des rudiments de solfège et de chant. Notre jésuite tient aussi des registres détaillés concernant ses chers chrétiens montagnais et, la saison froide venue, travaille à l'élaboration d'un dictionnaire montagnais, notamment lors de son séjour à Saint-Laurent de l'île d'Orléans, en face de Beaumont. Sa bonne santé se maintient jusqu'en 1775, mais vacille par la suite, alors qu'il est missionnaire chez les Montagnais et est titulaire de la chapelle de Sainte-Croix de Tadoussac. On dit de lui qu'il a des dons et qu'il peut même guérir. On raconte qu'il a arrêté un feu de forêt en traçant sur le sol une ligne avec un bâton.

Le soir du 11 avril 1782, le père de La Brosse passe une agréable soirée à jouer aux cartes avec les employés du poste de traite de Tadoussac. Sur les 9 heures du soir, il se lève, salue ses compagnons et leur dit : « *Je vous souhaite le bonsoir, mes bons amis, pour la dernière fois, car à minuit, je serai corps-mort. À cette heure, vous entendrez sonner trois fois la cloche de ma chapelle. Je vous prie de ne pas toucher à mon corps. Vous enverrez chercher monsieur Compain à l'île aux Coudres demain. Il vous attendra au bout d'en bas de l'île. Ne craignez point la tempête si elle s'élevait : je réponds de ceux que vous enverrez.* » Intrigués, les employés du poste de traite veillent. Vers minuit, ils entendent

la cloche sonner et accourent à la chapelle pour finalement constater que le prêtre, installé à son prie-Dieu, est sans vie.

Le lendemain, dimanche, le vent du sud-ouest s'est levé et balaie violemment le fleuve. Les hommes refusent d'aller quérir le curé de l'île aux Coudres, mais le commis du poste leur rappelle les dernières paroles du prêtre. Il n'en faut pas plus pour que deux braves s'embarquent pour la remontée du fleuve. Comme par magie, la mer s'apaise devant eux et ils finissent par apercevoir le curé Pierre-Joseph Compain au bout d'en bas de l'île. Celui-ci s'empresse de leur dire qu'il attendait depuis au moins une heure et qu'il connaissait la nouvelle puisque la cloche de son église l'avait réveillé vers minuit, l'avertissant que le père de La Brosse venait d'expirer, comme il l'avait prédit. Il paraît que les cloches de toutes les chapelles et églises desservies par le missionnaire, à Chicoutimi, à l'Île-Verte, aux Trois-Pistoles, à Rimouski et à la Baie-des-Chaleurs, ont résonné d'elles-mêmes lors du décès du vénérable missionnaire. Le retour vers Tadoussac se passe sans encombre, un chenal paisible se déployant au-devant de l'embarcation. Après les funérailles célébrées par le curé Compain, le corps du père de La Brosse est inhumé dans la chapelle de Tadoussac, au pied des marches de l'autel où il repose toujours.

RÉFÉRENCES

BERGERON, Adrien (1981). *Le Grand arrangement des Acadiens au Québec*, Vol. 1.

HÉBERT, Léo-Paul. « La Brosse, Jean-Baptiste de », dans *Dictionnaire biographique du Canada*. URL http://www.biographi.ca/fr/bio/la_brosse_jean_baptiste_de_4F.html

MAILLOUX, Alexis (1879). *Histoire de l'Île-aux-Coudres*.

TREMBLAY, Yves (1968). *Le père de la Brosse : sa vie, son œuvre*, Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Vol. 35, p. 47-59.



- La cloche qui a mystérieusement sonné au décès du père de La Brosse aurait été apportée de France en 1647, sous les ordres du père Gabriel Druillettes. Altérée avec les siècles, cette cloche est l'une des plus anciennes du Canada. Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2015.
- Les fouilles archéologiques de décembre 2016 à janvier 2017 ont permis de trouver des squelettes enfouis ad sanctos sous la chapelle de Tadoussac. L'aire sous le chœur reste encore à fouiller. Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2017.



TOUJOURS DEBOUT! LE LEGS DE NOS ANCÊTRES



par
**Michel
LESSARD**

Nous avons tous reçu de nos aïeux, de nos parents, une immense fortune accumulée au fil des siècles, des millénaires. Dans cet élan de tendresse et d'économie qu'on désigne sous le terme général de patrimoine, le comté de Bellechasse n'a pas été oublié.

Le mot patrimoine puise dans nos racines latines : *pater*, le père, avec l'idée de filiation, de transmission; et *munus, muneris*, qui réfère à un objet ou une fonction ayant valeur d'un legs, d'un engagement responsable. Le patrimoine de Bellechasse est l'héritage, le cadeau que nous ont transmis nos pères et mères. Et comme dans la fable de Lafontaine, *Le Laboureur et ses Enfants*, si vous savez l'utiliser, le travailler ce patrimoine, vous découvrirez un étonnant « trésor caché dedans ». Le Bellechasse moderne demeure une véritable caverne d'Ali Baba rassemblant des choses rares, voire uniques.

D'abord tout un univers spirituel de contes, de chansons, de légendes et de croyances, un fonds d'usage et de coutumes, de traditions culinaires et de mille terroirs partagés par des fromagers, des charcutiers, des viticulteurs, des brasseurs de bière, des éleveurs spécialisés, des fermiers, des bûcherons, des passionnés de culture de petits fruits rares, des boulangères cuisant sur la sole du four à pain, tout cela modelant notre goût et notre manière enracinés.

On trouve ensuite des paysages, des couleurs saisonnières, un fleuve majestueux, le grand bleu, des vallées onduyantes comme celle de la rivière Boyer, des cours d'eau et des lacs poissonneux, des forêts giboyeuses comme à Buckland suivant le toponyme lui-même, des montagnes impressionnantes comme à Saint-Léon-de-Standon, des rangs invitant à la promenade contemplative, tel le rang de la Montagne à Saint-Anselme en automne, des villages époustouflants dignes de finir en cartes postales croquées au fil des quatre saisons, Saint-Michel, Saint-Vallier, avec leur temenos connecté au ciel par des églises de grande richesse artistique pointant leur flèche vers l'infini, des presbytères souvent opulents comme des manoirs, des écoles et des couvents, des chapelles de procession, des croix de chemin, des cimetières

pour la mémoire des familles, des carillons d'église pour des retrouvailles dominicales, de fabuleux moulins à eau tel celui de Beaumont, des maisons de toutes sortes de styles, des jardins d'amateurs d'horticulture, des granges-étables aux portails singuliers, des remises et des cabanes à sucre, une longue liste de savoir-faire, un immense trésor composant une symphonie paysagère et culturelle qui ne demande qu'à être réenchantée, célébrée, exploitée, travaillée par fierté et pour le développement économique.

La beauté et l'originalité s'incarnent aujourd'hui dans des produits fortement recherchés. Soyez beaux et tout le monde viendra vous visiter, tout le monde voudra venir s'installer parmi vous, dans Bellechasse.

- *Le village de Saint-Gervais (ici en trame de fond). Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2016.*



RACONTE-MOI! SAUVÉES PAR LA CLOCHE



par
**Nicolas
GODBOUT**

LA ROCHE DU DIABLE (G. BILODEAU) — Il y a cent ans que l'événement s'est produit. Dans ce temps-là, Saint-Lazare n'était pas encore une paroisse, c'était une partie de Saint-Gervais. Les terres commençaient à s'ouvrir, le monde était pauvre.

Dans le quatrième rang au bout nord-est, à travers les buttes, la forêt, les rochers, les marécages, plusieurs colons s'étaient établis sur de petites terres de trois arpents sur trente. Là, ils s'étaient bâtis des maisons de bois rond, on appelle ça des « chaks » aujourd'hui, et le défrichement allait bon train. On faisait brûler le bois sur le champ à cette époque. Le bois n'était pas la première récolte du colon comme aujourd'hui; il n'y avait pas de prime pour le défricheur.

Cet endroit est aujourd'hui tout à fait déboisé, et sur la butte recouverte de mousse, formée par la roche. Il y a plusieurs arpents de « bleuets » où des pique-niques se font encore tous les ans au cours de l'été. Cependant, les propriétaires ont tenté en vain d'arrêter les pique-niqueurs. On y lisait il y a quelques années cette affiche : « DÉFENSE DE RAMASSER DES BLEUETS ICI SOUS PEINE D'AMENDE ». L'affiche est disparue aujourd'hui.

Le « Chemin du Roy » passe tortueux à travers ce pays, tantôt évitant les marécages et les cailloux, tantôt escaladant les collines ou grimpant sur les caps. De la « Roche du diable », on peut voir assez loin du côté de l'Ouest, mais le paysage est fermé sur tous les autres horizons. Tout à côté de la roche mystérieuse se trouvent les ruines visibles, mais presque toutes enfouies sous l'herbe d'une petite maison. C'est là que restait la Thibault.

Son mari était parti pour quêter. Plusieurs autres du rang pratiquaient la même industrie, et c'est de là qu'est venu à Saint-Gervais ce surnom, aujourd'hui si impropre de « paroisse des quêteux ». Quand Saint-Lazare fut divisé, Saint-Gervais lui légua ce titre aussi peu gai aujourd'hui pour la fille que pour la mère.

Pendant l'absence des maris, les femmes se réunissaient par groupes de deux ou trois, pour rendre la solitude moins lourde.

Donc, au Quatrième rang de Saint-Lazare, tout au bout, du côté du nord-est, près d'un grand rocher où les bleuets viennent

- Ce texte provient de *La Voix nationale*, vol. I, 1927, p. 7.
- Dans le récit traditionnel, le fait d'aller à l'encontre des prescriptions sociales entraîne inévitablement le protagoniste dissident vers la marginalité. Dans cette version de la légende rapportée par G. Bilodeau, il est intéressant de constater que le fait de travailler le dimanche, jour du Seigneur, représente un comportement jugé immoral chez les tenants de la société québécoise traditionnelle. Par ailleurs, les cloches de Saint-Gervais qui sonnent, et appellent les chrétiens à l'office du divin ne sont pas sans évoquer une mise en garde pour les pécheuses qui se disputent au lieu d'aller à la messe.

en abondance, vivait la Thibault.

Sa voisine, la Marcoux, passait l'été avec elle, car son époux était, lui aussi, quêteux entre temps.

C'était deux jeunes ménages d'un an et demi d'existence, et déjà il leur était né chacun un rejeton.

Comme on était pauvre, le même lit servait aux deux femmes dont l'harmonie avait toujours été parfaite. Leurs maris ayant négligé de faire des biers, les femmes étaient obligées de coucher leurs petits avec elles.

Or, il arriva pendant que la Marcoux était l'hôte de la Thibault, qu'une nuit, la Thibault, pendant son sommeil, étouffât son propre enfant.

Aussi, quel fut son désespoir à son réveil ? Il serait difficile de la dire.

D'abord, ce fut de la bouderie, puis des disputes, puis enfin une querelle sauvage.

C'était un dimanche. L'église était assurément trop éloignée pour qu'on pût assister à la messe. On y suppléait par le chapelet à la maison. Cette fois, le chapelet fut supprimé.

Les deux femmes partirent chacune de leur côté pour la cueillette de bleuets. Elles évitaient de se rencontrer pour ne pas précipiter le duel qui s'approchait fatalement.

La Marcoux emporta avec elle son enfant. Elle pensa :

« Elle est assez jalouse qu'elle pourrait me le tuer ».

Le hasard les fit se rencontrer sur la pierre nue du rocher traversé par le chemin.

Les deux femmes ne se disaient rien. Comme la Thibault s'approchait de l'endroit où l'enfant endormi avait été posé par sa mère, la Marcoux accourut et précipitamment prit l'enfant dans ses bras.

« Je ne le mangerai pas, ton petit singe, dit l'autre.

– Tu pourrais bien le tuer, comme tu as fait pour le tien. »

Cette accusation, d'ailleurs si injuste, fit bondir la Thibault.

D'abord, ce fut tout le vocabulaire des injures qu'elles connaissaient, puis, les deux femmes se prirent aux cheveux, blasphémant comme des démons, ou mieux comme des femmes, qui, dit-on, une fois en colère, sont pires que des démons, étant meilleures que des anges à l'état normal.

C'était pendant la messe, et donc, leur querelle en était beaucoup plus criminelle.

Aussi, le démon survint ; toute une armée l'accompagnait, une armée de chiens, de chats, de serpents, de porcs-épics, et de tant d'animaux aux yeux de feu que les femmes furent prises de peur.

Le démon les invita à les suivre. Comme les femmes frappées de stupeur ne répondaient pas, le démon commanda. Celles qui

tout à l'heure se prenaient aux cheveux s'appuyaient maintenant l'une sur l'autre.

C'était l'heure du sanctus et la cloche de Saint-Gervais envoyait jusque-là ses sons étouffés par-dessus la forêt.

Le démon menaça. Ses pieds s'enfonçaient dans le roc comme dans la cire. Les animaux qui l'accompagnaient hurlaient terriblement et faisaient les uns voler des éclats de rocher, les autres enfoncer leurs griffes dans la roche amollie.

« Suivez-moi ! », hurla Satan.

Les femmes prêtes à s'évanouir ne savaient pas trop si elles devaient obéir à une injonction si impérieuse.

« Entraînez-les ! », commanda, à la horde de sauvages qui l'accompagnait, le maître de l'enfer.

« Mon Dieu ! gémissent les malheureuses.

– N'invoquez pas Dieu, vous l'avez blasphémé, vous l'avez maudit. »

Les femmes étaient défaillantes. Sous leurs pieds, le rocher tremblait et leur bouche respirait un embrasé.

« Entraînez-les ! », vociféra de nouveau le diable.

Le petit enfant qui gisait dans l'herbe s'éveilla et jeta un petit cri.

Les deux femmes se jetèrent sur lui et l'embrassèrent ensemble.

La foule des démons hésita un instant, puis s'enfonça dans la forêt. Satan lui-même disparut en un clin d'œil.

L'innocence de l'enfant avait mis le démon en fuite et sauvé les deux mères.

Elles tombèrent à genoux et prièrent ensemble. Elles étaient réconciliées.

Vous ne voulez peut-être pas me croire; eh! bien, allez à Saint-Lazare de Bellechasse, tout au bout de la Quatrième, au nord-est, et vous verrez la Roche du diable avec les traces de pieds, de griffes, de pattes. Et si vous n'êtes pas convaincus, informez-vous aux vieux et surtout aux vieilles.

- *Selon certaines sources littéraires, la célèbre légende bellechassoise rapporterait des événements survenus vers 1820. Quoi qu'il en soit, la Roche du diable a disparu, du moins en partie, du paysage régional depuis l'élargissement de la route du 4^e Rang Est de Saint-Lazare au début des années 2000. Une autre légende semblable prend racine à Saint-Raphaël, dans le vieux rang des Fiefs, au lieu-dit : « Rocher Noir » (ici en trame de fond). Photographie : Nicolas Godbout, 2016.*

QUOI DE NEUF ?

UNE NOUVELLE PAROISSE EN VUE

Une bonne vingtaine de personnes des paroisses du nord de Bellechasse travaillent depuis plus de deux ans à préparer le regroupement, côté fleuve, de leurs paroisses en une seule, cela à la demande de l'archevêque de Québec qui a fait de ce regroupement un projet majeur pour assurer l'avenir de l'Église de Bellechasse. Les représentants des dix paroisses se sont réunis dans un comité de transition destiné à préparer la nouvelle paroisse qui verra le jour le 1er janvier 2018. Au sud de Bellechasse, côté montagnes, c'est la même démarche pour les neuf paroisses, celle de Saint-Léon ayant été rattachée à Lac-Etchemin.

Ce regroupement signifie, côté fleuve, une paroisse, un nouveau vocable (nom), une fabrique, une assemblée de fabrique. Tout est mis en commun ou presque. Le siège sera à Saint-Charles. Mais n'allez pas croire que les églises seront déménagées. Elles resteront à la disposition des communautés chrétiennes locales tant et aussi longtemps que ces dernières voudront bien les utiliser et les soutenir financièrement. Des cérémonies religieuses (messes, funérailles, célébrations de la parole, etc.) y seront tenues tant que les communautés voudront bien s'impliquer. Le nombre de prêtres diminuant, il y aura davantage de « célébrations de la Parole » et l'équipe pastorale continuera à les accompagner.

Sur le plan administratif, on regroupe les tâches : un seul feuillet paroissial pour tous, un secrétariat commun, une comptabilité commune, etc. Localement, il restera beaucoup moins de travail, mais il faudra une structure légère, bénévole ou pas, pour répondre aux besoins des paroissiens et transmettre des demandes à la fabrique des paroisses regroupées. Des comités locaux sont d'ailleurs prévus à cet effet.

Sur le plan financier, les avoirs des paroisses seront mis en commun de la façon suivante : 20 % de l'avoir mis par les paroisses ira dans le budget de fonctionnement, et 80 % ira dans une réserve au nom de l'ancienne paroisse pour servir à des frais d'entretien des églises correspondantes. Certains fonds spéciaux des paroisses échapperont à la règle du 20/80 et seront réservés aux finalités pour lesquelles ils avaient été constitués. Enfin, les



par
**Jean-Pierre
LAMONDE**

revenus (quêtes, capitation...) des communautés chrétiennes locales seront versés à la nouvelle fabrique qui sera la seule à gérer des fonds.

La gestion des cimetières

Afin d'alléger la gestion de la nouvelle paroisse en 2018, les cimetières seront sortis du patrimoine des fabriques et confiés à des compagnies de cimetières en vertu de la Loi sur les cimetières catholiques romains. Dans le nord de Bellechasse, deux compagnies sont déjà créées et une troisième est en voie de l'être. Ces compagnies se sont gardé la possibilité de développer dans le futur des services funéraires, comme le fait le cimetière Mont-Marie à Lévis. Ce n'est toutefois pas à l'ordre du jour à court terme. Elles sont administrées par des délégués nommés par les fabriques-membres, et les opérations débiteront au début du printemps, une fois les transactions juridiques finalisées. Les règles de fonctionnement des organisations ont été convenues ou sont sur le point de l'être; même chose pour les règlements de cimetière et la tarification des services, qui est en voie d'harmonisation.

Dans un prochain numéro, on abordera les conséquences de ces regroupements pour l'avenir du patrimoine religieux.

- *Cimetière de Saint-Vallier (ici en trame de fond). Photographie : Nicolas Godbout, 2015.*



MARIE-JOSÉE **DESCHÊNES**
architecte
architecture . patrimoine . paysages

www.mjdarchitecte.com

